

PER
I-720
BAnQ

LE BONHEUR



ZOOM CAMELOT
Gisèle Nadeau
TROUVER SA VOIE

3\$

L'ITINÉRAIRE

Volume XIX, n° 8
Montréal, 15 avril 2012
www.itineraire.ca

Réal Bossé DANS NOTRE, GALAXIE INTÉRIEURE



Réseau
local

Réseau
10 min max

Réseau
de nuit

Réseau
express

Réseau
de navettes

À CHACUN SON BUS

Cinq types de service facilement identifiables par :

- La nature du service offert
- Une série de numéro
- Un nom et un pictogramme

stm.info

MOUVEMENT COLLECTIF



LE SAC
à
DOS

Votre avenir on s'y emploie!

19 AVRIL / 20h / CLUB SODA

SOLIDARI- SHOW '2012

Billet en vente au Club Soda : 514-286-1010 www.club soda.ca - Pour plus d'information : 514-393-8868 www.le-sac-a-dos.org

un cinéma proche de vous...
Cinéma
Beaubien

10 ans
à vous faire vivre des émotions

2396, rue Beaubien E.
Montréal, Québec
H2G 1N2

514.721.6060
cinemabeaubien.com



Disponible sur
App Store



**ENSEMBLE
NOUS
POUVONS
CHANGER
LEUR VIE !**



Faits saillants de L'itinéraire

**2 000 personnes
aidées par année**

**31 500 repas servis au
Café L'itinéraire**

**358 vendeurs du
Magazine L'itinéraire**

À QUOI SERT MON DON ?

Pour la réinsertion sociale

L'itinéraire a pour mission de favoriser l'autonomie individuelle et le développement social en brisant l'isolement par la création d'un milieu de vie adapté suscitant le sentiment d'appartenance et en offrant une place active en société aux personnes itinérantes, toxicomanes ou éloignées du marché de l'emploi par le biais de l'économie sociale.

LES CARTES-REPAS

Soignez la faim !

En achetant des cartes-repas, vous offrez des repas complets gratuitement à des personnes dans le besoin au Café L'itinéraire. Les intervenants sur place les distribuent aux gens défavorisés qui ont faim. Des services psychosociaux sont également offerts dans nos locaux.

L'ABONNEMENT

Quand on ne peut acheter le magazine sur la rue

Votre abonnement nous permet de continuer de publier notre magazine et de maintenir nos services. L'itinéraire, c'est plus qu'un magazine. C'est un moyen concret qui améliore les conditions de vie des personnes de la rue.

COUPON D'ABONNEMENT / DE DON / D'ACHAT DE CARTES-REPAS

Pour une période de : 12 mois, 24 numéros : **124,18\$**
 6 mois, 12 numéros : **62,09\$**

Visa, Master Card
 Chèque au nom du Groupe Communautaire L'itinéraire

Un camelot vous a encouragé à vous abonner? Nom ou numéro d'identification :

Numéro de la carte

J'ajoute un don de : _____ \$

J'achète _____ cartes-repas à 4\$ chaque = _____ \$

Les cartes seront distribuées par L'itinéraire.

TOTAL : _____ \$

Expiration ____ / 20 ____
 Mois Année

Signature

* Vous recevrez votre reçu d'impôt début janvier suivant votre don.

Monsieur Madame

Prénom : _____

Nom : _____

Entreprise : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Province : _____ Code postal : _____

Téléphone : () _____

Courriel : _____

Postez votre coupon et votre chèque au Groupe communautaire L'itinéraire ou effectuez votre don en ligne au WWW.ITINERAIRE.CA :
 2103, STE-CATHERINE EST, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2K 2H9
 Contactez-nous au 514 597-0238

Gisèle Nadeau

TROUVER SA VOIE

EWAN SAUVES

Avec sa casquette sur la tête et son sourire radieux, il est difficile de ne pas remarquer Gisèle Nadeau à la station de métro D'Iberville. Celle qui a troqué son balai pour la vente de magazines semble avoir trouvé le bonheur.



L'entrevue a commencé il y a quelques minutes, mais Gisèle Nadeau refuse d'enlever son manteau. Une tasse de café entre les mains, elle profite de ces quelques instants de silence. Puis, la femme de 62 ans juge que le moment est maintenant venu de parler. «Oh, que je suis bien ici!», dit-elle en souriant de toutes ses dents, le visage illuminé.

Une fois sa veste grise usée placée sur le dossier de sa chaise, la première question lui est posée. «Alors, Madame Nadeau, qui êtes-vous?» Gisèle penche alors sa tête vers la gauche et pouffe de rire. «J'aime ça, quand on m'appelle Madame. On dirait que, tout à coup, je suis une personne importante», lance-t-elle naturellement, le regard candide.

Depuis le 19 mars 2011, on peut l'apercevoir à la station de métro D'Iberville, journaux en mains et casquette sur la tête. Mais Gisèle est femme de ménage, d'abord et avant tout. «Un jour, j'étais assise sur un banc du métro Papineau et une belle jeune femme [Catherine Girouard, rédactrice en chef du magazine *L'itinéraire*] est venue me parler. Ça m'a fait chaud au cœur, raconte-t-elle, les yeux empreints d'émotion. Elle m'a dit «Venez avec moi, Madame!». Même si je ne la connaissais pas, j'ai eu confiance en elle. Elle m'a sauvé la vie, parce que j'étais rendue au point le plus bas.»

La vie de Gisèle Nadeau a été chamboulée en octobre 2010, lorsque plusieurs clientes de longue date, «devenues des amies, même des sœurs», cessèrent de l'employer. La soixantaine amorcée, la petite dame s'est sentie trahie, abandonnée et son énergie a été fortement drainée par le dur combat de la recherche d'emploi. «Je dois me

sentir utile dans la vie, alors rester à la maison à ne rien faire n'est pas bon pour mon moral, explique-t-elle d'une voix calme, ses mains entourant toujours sa tasse de café. Pour une personne comme moi qui a travaillé toute sa vie, se retrouver du jour au lendemain sans revenu... je n'ai pas de mots pour expliquer ce que je ressentais.»

FEMME DE MÉRITE

Gisèle Nadeau est originaire de la ville d'Amqui, dans la vallée de la Matapédia, en Gaspésie. Elle est la troisième fille d'une famille de neuf enfants. Née de parents agriculteurs, on lui répète à tue-tête durant toute son enfance, que le travail, c'est un privilège et que ça se mérite. «C'était courant de voir les femmes travailler sur les terres. En Gaspésie, ça marchait comme ça, se remémore-t-elle. Il était clair pour moi qu'il fallait que je travaille très fort dans la vie.»

À cause de l'état actuel de l'économie, Gisèle Nadeau accepte encore des contrats de ménage.

Mais ce métier n'est plus qu'une facette de sa personnalité. À 62 ans, elle espère avoir la force de cumuler les deux emplois – femme de ménage et camelot pour *L'itinéraire* – aussi

longtemps que sa santé le lui permettra. Elle souhaite surtout pouvoir être camelot le plus longtemps possible.

«Quand je finis mon travail, je me demande si j'ai fait une différence. Une maison que je viens de nettoyer risque de se resalir en deux secondes, exprime-t-elle à la blague. En vendant le magazine, j'ai l'impression de travailler pour une grande cause et, pour moi, c'est réaliser un de mes rêves.» ●

En vendant le magazine, j'ai l'impression de travailler pour une grande cause et pour moi, c'est réaliser un de mes rêves.

- Gisèle Nadeau



PHOTOS : LAURENCE BOUCHER

SOMMAIRE

ZOOM CAMELOT

P5

GISÈLE NADEAU
TROUVER SA VOIE

DOSSIER

P8

VERT LE BONHEUR

ACTUALITÉ & CULTURE

P16

DÉMOLIR LES MYTHES SUR L'IMMIGRATION

GRANDE ENTREVUE

P18

RÉAL BOSSÉ
DANS NOTRE GALAXIE INTÉRIEURE

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

P24

SORTIR DE SA CACHETTE

LES COULISSES DE L'ITINÉRAIRE

P41

CHRONIQUE DE RUE
PAR DE VASTES CHAMPS NUS

Le Groupe communautaire L'itinéraire est un organisme à but non lucratif fondé en 1990 pour aider les personnes de la rue. Le conseil d'administration est composé en majorité de personnes ayant connu l'itinérance, l'alcoolisme ou la toxicomanie

L'ITINÉRAIRE

LES CAMELOTS SONT DES TRAVAILLEURS AUTONOMES. 50% DU PRIX DE VENTE DU MAGAZINE LEUR REVIENT.

Convention de la poste publication
No 40910015, No d'enregistrement 10764.
Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire, 2100, boul. de Maisonneuve Est, Montréal (Québec) H2K 4S1

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques (FCP) pour nos activités d'édition.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

2103, Ste-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE

2101, rue Ste-Catherine Est

TÉLÉPHONE : 514 597-0238

TÉLÉCOPIEUR : 514 597-1544

SITE : WWW.ITINERAIRE.CA

LE MAGAZINE L'ITINÉRAIRE

Éditeur : Serge Lareault
Rédactrice en chef : Catherine Girouard
Superviseur de la rédaction : Jérôme Savary
Adjointe à la rédaction : Marie-Lise Rousseau
Commis à la rédaction : Josée Louise Tremblay
Stagiaire à la rédaction : Geneviève Geoffroy, Laura Pelletier B et Ewan Sauves
Coordonnatrice à la conception visuelle : Catherine Joannette
Photo de la une : Mario Langlois
Révision : Edith Verreault, Hélène Pâquet, Hélène Filion, Sophie Desjardins, Louise-Marie Dion, Angélique Santamaria, Catherine Flintoff, Nadine Boccacini, Lise Laganière, Alain Lavallée et Marie-Françoise Lalonde.
Publicités et médias : Chloé Roumagère
Design et infographie du site Internet : Serge Cloutier, www.drafter.com

CONSEILLÈRES PUBLICITAIRES

Renée Larivière : 514 461-7119

renee.lariviere@itineraire.ca

Josée Poirier : 514 273-5002

josee.poirier@itineraire.ca

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : Stephan Morency

Vice-présidente : Catherine Isabelle

Trésorier : François Rousseau-Clair

Secrétaire : Gabriel Bissonnette

Conseiller, directeur général : Serge Lareault

Représentant des camelots : Yvon Massicotte

Conseillère : Lyne Toupin

Conseiller : Claude Lyrette

Conseiller : Jean-Guy Deslauriers

L'ADMINISTRATION

Directeur général : Serge Lareault

Directrice générale adjointe : Sylvie Gamache

Coordonnatrice de l'administration : Marie Lareau

Directeur marketing : Richard Turgeon

Directrice médias et communications : Chloé Roumagère

Adjoint aux communications et financement : Shawn Bourdages

GESTION DE L'IMPRESSON

Edition sur mesure - TVA Publications

514 848-7000

Directrice du développement des affaires : Patricia Dionne poste 2362

Coordonnatrice de production : Audrey Messier-M. poste 2249

IMPRIMEUR: IMPRIMERIE SOLISCO

ABONNEZ-VOUS WWW.ITINERAIRE.CA OU 514 597-0238
50% du prix de vente du magazine revient aux camelots.

Le magazine L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, L'itinéraire est vendu régulièrement dans la rue. Cette publication est produite et rédigée en majorité par des personnes vivant ou ayant connu l'itinérance, dans le but de leur venir en aide et de permettre leur réinsertion sociale et professionnelle. La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec le 514 525-5747, poste 230.

L'ITINÉRAIRE EST MEMBRE DE:



North
American
Street
Newspaper
Association



Le réseau international
des journaux de rue



ASSOCIATION DES MARCHÉS
COMMUNICATIENS DU QUÉBEC



C'orage
entité
AMECC

L'ŒUVRE
LÉGER



Pour la dignité humaine
au Québec et dans le monde

Canada

ISSN-1481-3572

n° de charité : 13648 4219 RR0001

QUEBECOR

Quebecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.



SERGE LAREAULT

Directeur général et éditeur de L'itinéraire
Serge.lareault@videotron.ca

UN MÉCANISME D'ENQUÊTE POUR CONTRENER LA BRUTALITÉ POLICIÈRE

Une commission parlementaire étudie présentement le projet de loi 46 visant à mettre en place un mécanisme d'enquête indépendant pour les enquêtes sur les policiers. Plusieurs citoyens ont demandé qu'il y ait de la transparence, de l'indépendance et de l'imputabilité quand des policiers sont soupçonnés de délits, de fautes professionnelles, de brutalité et même de crimes. La proposition du gouvernement du Québec de créer un Bureau de surveillance dont l'indépendance n'est pas garantie est loin, encore une fois, de satisfaire la majorité des gens qui réclament justice.

Parmi les mémoires qui ont été déposés à la Commission parlementaire et défendus devant le ministre de la Sécurité publique, Robert Dutil, celui de la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse (CDPDJ) explique bien le problème. Le gouvernement du Québec, au lieu de créer une véritable instance d'enquête indépendante assurant la protection du citoyen, ne veut créer qu'un Bureau de surveillance ayant uniquement un mandat d'observation des enquêtes.

De plus, le gouvernement ne veut y voir siéger que des policiers à la retraite, alléguant que les civils ne peuvent avoir l'expertise nécessaire, ce que réfute la CDPDJ en s'appuyant notamment sur ce qui est fait dans les autres provinces. «L'Ontario, l'Alberta, le Manitoba, plus récemment, la Nouvelle-Écosse et la Colombie-Britannique ont procédé à des réformes législatives visant à mettre en place un mécanisme d'enquête sur les incidents policiers. Tous reposent sur un bureau ayant un mandat exclusif d'enquête et fondé, dans différentes proportions, sur le travail d'enquêteurs civils», a indiqué Gaétan Cousineau, président de la CDPDJ.

«Les enquêtes visées par le projet de loi 46 n'auront d'indépendantes que le nom», a souligné M. Cousineau, précisant que les mesures proposées ne répondent aucunement au problème de confiance soulevé depuis des décennies par les enquêtes de la police sur la police. Il a rappelé que la majorité des intervenants qui ont participé

à la consultation de la Commission sur le profilage racial en 2009 et 2010 ont fait valoir qu'ils ne pouvaient avoir confiance en une enquête menée par des policiers en exercice ayant à juger leurs pairs.

SEUL FACE À LA POLICE

Lorsqu'il s'agit de brutalité ou d'abus policier, le simple citoyen manque de recours et ne peut se défendre. Il se heurte à une machine fermée, qui a tout le loisir de faire traîner les choses en longueur. La police peut agir en toute impunité, car elle se charge elle-même du traitement des cas. Cela fait en sorte que bien des gens ne porteront jamais plainte.

Les témoignages que L'itinéraire a reçus pendant 12 ans démontrent un fort sentiment d'inquiétude et un manque de confiance de la population à l'égard de la police, à cause de l'impunité dont elle jouit.

Il existe de très bons policiers qui font consciencieusement leur travail et qui font honneur à la mission indispensable de leur organisation. Mais l'état actuel de la gestion du Service de police porte à croire que les policiers coupables de brutalité ne sont pas poursuivis comme ils devraient l'être. Une gestion indépendante et transparente des enquêtes permettrait de donner un message clair que la brutalité policière n'est pas tolérée et qu'on s'en occupe au nom de la protection des citoyens.

L'itinéraire joint sa voix à d'autres organismes (lire l'Info RAPSIM en p. 29) pour que le gouvernement modifie son projet de loi 46. Il est inconcevable que des instances impartiales ne puissent pas enquêter sur un service public aussi important. Nous demandons la mise en place d'un système semblable à celui de l'Ontario, à savoir un comité indépendant, externe et impartial, et un traitement accéléré des enquêtes afin que des mesures rapides et nécessaires soient prises à l'encontre des policiers qui abuseraient de leur pouvoir. Ce système nous permettrait de surveiller davantage le travail des policiers et de protéger les victimes. En bout de ligne, ce sont des milliers d'honnêtes policiers qui verraient leur travail et leur profession revalorisés. ●

Les commentaires sur le projet de loi 46 de la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse sont accessibles sur son site à l'adresse suivante : www.cdpcj.qc.ca.

ERRATUM

Une erreur apparaît en page 10 du numéro du 15 mars de *L'itinéraire*. Dans l'encadré intitulé «Mixité au quotidien», il est écrit qu'Hélène Ouellette a refusé d'emménager dans un logement HLM. C'est faux. Elle n'a jamais reçu d'offre de logement HLM. «Je suis encore au moins la 1000e sur la liste d'attente!» nous a-t-elle dit. Nos excuses à Hélène.

Dans cette même édition, le nom et la photo du camelot Richard Prénovost auraient dû accompagner le mot de camelot «Espoir au Nord», en page 39. Toutes nos excuses à M. Prénovost et à ses clients.

La rédaction

VERT LE BONHEUR

.....

Paysage vierge, horizon, bord de mer, ces simples mots mettent un baume sur le stress de notre vie trépidante. Si l'impression que la nature possède un pouvoir thérapeutique tient davantage du sens commun, des recherches démontrent que le bonheur passerait bel et bien par le vert. Physiologiquement, nous serions conçus pour faire corps avec la nature et cultiver ce lien. Alors que l'environnement sera à l'honneur le 22 avril, Jour de la Terre, *L'Itinéraire* s'interroge : et si le bonheur était dans le pré?

REPORTAGE DE GENEVIÈVE GEOFFROY

Il y a quelques années, Valérie a déménagé à contrecœur dans une petite ville à vocation agricole en bordure de Montréal. Elle voyait d'un mauvais œil le simple fait de se retrouver au beau milieu d'un champ. «Je ne m'imaginai tout simplement pas vivre là, confie la jeune femme, qui préfère le rythme de la grande ville. Détestant d'abord son environnement, elle s'est surprise à apprivoiser la grande étendue gazonnée qui borde sa maison, à l'apprécier et même à en ressentir des effets bénéfiques. «Le fait de savoir qu'il y a un immense espace vierge de verdure qui s'étend derrière ma maison me rend plus sereine, plus paisible et plus énergique», mentionne-t-elle alors que le soleil de l'après-midi éclaire son visage rayonnant.

Pour la journaliste de profession, une partie de son bonheur actuel se trouve effectivement dans le pré. «Avec ma dose de caféine le matin, ça me prend maintenant ma dose de verdure pour bien partir ma journée», confie-elle. Si Valérie est finalement conquise et y voit une source de bonheur, c'est peut-être que comme nous tous, son patrimoine génétique est en phase avec la nature.

DES CELLULES VERTES

«Le contact avec la nature crée une réaction physiologique positive qui tend de plus en plus à être démontrée», explique Nicolas Guéguen, enseignant-chercheur à l'Université de Bretagne-Sud et directeur du Groupe de recherche en sciences de l'information et de la cognition à Vannes. Cette sensation de bien-être s'expliquerait par le fait qu'en plus de nos globules rouges et blancs, des cellules vertes endormies se baladent dans les vaisseaux de notre

organisme. Latentes et inactives entre quatre murs de béton, elles s'éveillent lorsque nos yeux fixent une étendue verte, que nos mains plongent dans la terre ou que nos oreilles captent le gazouillis des oiseaux qui se chantent la pomme.

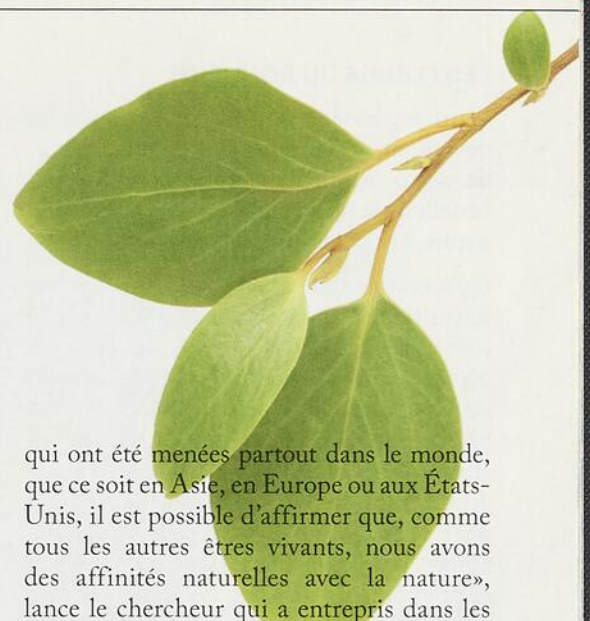
«Le lien est direct et quasi instantané, mentionne à l'autre bout du fil Nicolas Guéguen. Après seulement 15 minutes passées dans la forêt, le rythme cardiaque diminue et un sentiment d'apaisement nous envahit. Après deux jours, nos compétences cognitives augmentent, nous sommes donc en mesure de réfléchir plus rapidement et d'effectuer des tâches plus efficacement; après quatre jours, nos compétences olfactives s'améliorent et les odeurs nous chatouillent plus fortement les narines.»

Cellules vertes, sens en éveil, apaisement du corps et de l'esprit... comment expliquer cette réactivité positive? «À la lumière des recherches que nous avons rassemblées et

qui ont été menées partout dans le monde, que ce soit en Asie, en Europe ou aux États-Unis, il est possible d'affirmer que, comme tous les autres êtres vivants, nous avons des affinités naturelles avec la nature», lance le chercheur qui a entrepris dans les dernières années de rassembler l'ensemble des recherches qui traitent de ces affinités dans un livre intitulé *Quand la nature nous fait du bien*, qui paraîtra en juin.

Jean Morval, professeur honoraire à l'Université de Montréal en psychologie environnementale, une discipline qui s'intéresse aux rapports qu'entretiennent les individus avec leur cadre de vie et qui tente de comprendre les effets de l'environnement sur nos comportements et notre santé mentale, est également certain que ces affinités existent. «Lors de recherches menées dans le domaine de la psychologie environnementale, nous avons découvert que le décor naturel a des vertus thérapeutiques, au contraire du simple décor urbain fait de verre et de béton. On a notamment découvert, à la suite d'une étude menée aux États-Unis, que des patients qui venaient de subir la même intervention chirurgicale récupéraient différemment selon ce qu'ils voyaient de la fenêtre de leur chambre d'hôpital. Ceux dont la fenêtre donnait sur le parc de l'hôpital récupéraient plus rapidement et nécessitaient moins de médication que ceux dont la fenêtre donnait sur le stationnement».

Le professeur Morval a également découvert que le contact avec la nature avait des vertus réparatrices sur l'état mental des individus notamment sur la fatigue, l'épuisement ou la dépression. «La nature a des vertus que l'on appelle en anglais *restorative*, c'est-à-dire qu'elle nous apaise. C'est un lieu qui nous permet de créer et d'être soi-même.» ►



LES FLEURS DU BONHEUR

Dans un monde optimal, chaque citoyen devrait avoir la possibilité ou la chance de sortir régulièrement de la ville pour bénéficier le plus possible des bienfaits de la nature, fait valoir Jean Morval.

Qu'à cela ne tienne, puisque les recherches scientifiques montrent aujourd'hui qu'il suffit de simples fleurs ou de quelques plantes pour ressentir les effets bénéfiques de la nature. Cette présence nous rendrait plus créatif, plus productif, et surtout, moins stressé, écrivait Nicolas Guéguen dans un article intitulé «Au bonheur des fleurs» pour le magazine *Psycho et Cerveau*. «Les plantes ont des bienfaits psychologiques sur l'être humain, affirme Nicolas Guéguen avec conviction à l'autre bout du fil. Elles influent sur notre comportement, notre humeur et même sur nos émotions.»

En effet, une étude menée par l'équipe du Groupe de recherche en sciences de l'information et de la cognition de Vannes, en 2009, a révélé qu'une femme jugeait un homme plus sexy et plus intéressant lorsqu'il y avait des fleurs dans la pièce où il se trouvait.

Outre la séduction, placer quelques plantes au bureau réduirait considérablement les risques d'épuisement professionnel, diminuerait le taux d'absentéisme et augmenterait la productivité des employés, selon une étude norvégienne menée en 2009 à l'Université des sciences de la vie de As. Dans la même veine, disposer quelques plantes dans une salle de classe aurait un effet calmant sur les élèves, les rendrait plus heureux d'être en classe et ferait en sorte qu'ils respectent mieux les consignes. C'est ce que démontre une étude menée à l'Université de Taïwan auprès d'une classe d'élèves de quatrième année.

UN TESTAMENT VERT

Bien que l'existence de ces affinités naturelles soit de plus en plus démontrée et prouvée, leur origine demeure à ce jour un mystère. Selon une théorie qui en est encore à ses premiers balbutiements, la provenance de telles affinités serait un legs génétique. Nos ancêtres auraient acquis une capacité de réaction naturellement positive à la nature, puisqu'ils en dépendaient pour subsister et, au fil des siècles, notre organisme aurait conservé la mémoire, les souvenirs de ce lien précieux

entre l'Homme et mère Nature, cette complicité qui était gage de plénitude. «Pendant longtemps, nous avons été en phase avec la nature, nous nous complétons, explique Nicolas Guéguen. Nous passons notre temps à la consulter, puisqu'être en phase avec elle était un gage de survie. Jusqu'à hier encore, nous la sollicitons et nous en dépendions, et même si nous croyons nous être affranchis de ce lien, il est toujours présent.»

CULTIVER L'AMOUR DU VERT

Bien que l'origine exacte de ces affinités entre l'Homme et la nature soit encore méconnue, pour les chercheurs Jean Morval et Nicolas Guéguen, nous devrions miser davantage sur leur existence et propager cette découverte à l'échelle de la population. Cela pourrait nous amener à respecter davantage l'environnement, à favoriser ce contact avec la nature au quotidien et à cultiver davantage l'amour du vert. «Si tout le monde était au courant de la présence de ces affinités naturelles entre l'Homme et la nature et de leurs effets sur notre bien-être, la manière dont nous concevons les villes pourrait être totalement revue», conclut Nicolas Guéguen. ●

VERT L'ÉCOCITOYENNETÉ

«Écocitoyens» et «écoresponsables» sont des termes utilisés par les chercheurs en environnement pour désigner des individus qui font de la préservation de la nature une de leurs principales préoccupations. Pour ces chercheurs, explique Lucie Sauvé, directrice de la chaire de recherche en environnement de l'UQAM, l'écocitoyenneté est une mobilisation des citoyens pour rebâtir le lien qui les unit à la nature par des actions concrètes ou une volonté politique des villes d'insérer une composante verte dans l'aménagement urbain, notamment par l'ajout de verdure, la création de jardins communautaires et de parcs. Madame Sauvé cite en exemple la lutte aux gaz de schiste : «La question des gaz de schiste rejoint celle de la dégradation de l'environnement qui a un effet direct sur notre qualité de vie et sur celle des écosystèmes. Cet exemple démontre bien comment notre bien-être est inhérent au bien-être collectif et que celui-ci dépend directement de notre environnement.»

LA NATURE POUR MIEUX VIVRE ENSEMBLE

Le contact avec la nature favoriserait le développement des rapports humains, le bien-être des individus et l'entraide.

Selon le chercheur universitaire Nicolas Guéguen, enseignant-chercheur en psychologie sociale à l'Université de Bretagne-sud et coauteur de l'ouvrage de référence *Quand la nature nous fait du bien*, en plus de nous apporter des bienfaits physiques et psychologiques non négligeables, la nature favoriserait également les interactions sociales. «Un parc de cinquante mètres carrés au centre-ville est suffisant pour favoriser à la fois le contact humain et augmenter la conscience environnementale de chacun», croit-il.

Un fait que Frédéric Law Olmsted, sans aucune recherche scientifique à l'appui, avait pressenti il y a de cela plus de 150 ans. «Ce que croyait Olmsted, c'est que l'être humain a deux modes d'expérimentation du monde : l'exercision et la réception», explique Thomas Berryman, professeur en éducation en environnement à l'UQAM et grand passionné d'histoire et d'Olmsted. Le mode *exercision* fait référence au *métron-boulot-dodo*. De l'autre côté, le contact avec la nature, notamment par le biais des parcs publics comme celui du Mont-Royal [voir article «Olmsted et le Mont-Royal»], favorise le mode *réception*, c'est-à-dire une ouverture au monde.» En outre, les espaces verts seraient également plus propices aux rassemblements.

En plus de favoriser les relations sociales et de servir de prétexte aux réunions conviviales, les espaces verts favoriseraient également l'aide à autrui. Nicolas Guéguen a mené une expérience qui montre que l'altruisme est favorisé par la présence d'espaces verts



et l'accès à la nature. «Au cours de cette expérimentation, un membre de notre équipe laissait tomber volontairement un gant en faisant semblant de ne pas s'en apercevoir. Selon le cas, cette simulation se faisait auprès de passants qui s'apprêtaient à traverser un magnifique parc de centre-ville ou auprès de passants qui en sortaient à peine. Les résultats montrent qu'à l'entrée du parc, 72 % des personnes ont signalé la perte du gant contre 91 % à la sortie», explique-t-il. ●

OLMSTED ET LE MONT ROYAL

Nous sommes au 19^e siècle; l'urbanisation et l'industrialisation n'en sont qu'à leurs premiers balbutiements. Déjà, l'architecte-paysagiste Frederick Law Olmsted se pose en fervent défenseur de l'intégration de la nature en ville. Concepteur du parc du Mont-Royal, il est convaincu que la création d'espaces verts est nécessaire dans la cité, tant pour la salubrité que pour le bien-être de la population.

Le parc du Mont-Royal a été conçu et aménagé en 1872 par Frederick Law Olmsted, 15 ans après Central Park à New York qu'il a également aménagé. À l'époque, la Ville de Montréal avait acquis la montagne pour la somme d'un million de dollars, soit un peu plus de dix-huit millions de dollars aujourd'hui, ce qui démontrait une certaine volonté politique.

Si le mont Royal devait d'abord être le poumon de la ville en permettant de rendre l'air de la ville plus saine, l'architecte-paysagiste se rend également compte qu'il y a de grandes contradictions entre les modes de vie des uns et des autres en ville. «Pour Olmsted, les parcs urbains permettent aux gens de toutes les classes sociales de se ressourcer et de se refaire une certaine santé physique et spirituelle au contact de la nature. Les parcs permettent aussi aux gens de différentes classes sociales de se côtoyer et de se rencontrer dans un lieu commun qui n'appartient ni aux riches ni aux pauvres. Les parcs peuvent donc devenir des lieux qui supportent la démocratie et peuvent permettre d'éviter que les villes ne se divisent de façon irréparable entre de beaux quartiers riches et confortables et des ghettos de misère humaine», explique Thomas Berryman, professeur en éducation relative à l'environnement à l'UQAM et passionné d'histoire.

C'est dans cette optique de démocratisation d'un espace vert et pour atténuer la différence entre «riches» et «pauvres» que le parc du Mont-Royal et Central Park ont été conçus. ●

TOUS ÉGAUX DEVANT LA NATURE

La justice socioécologique est une préoccupation importante à la Ville de Montréal. Et elle ne passe pas uniquement par le vert.

Le verdissement d'espaces en ville permet d'améliorer la cadre de vie des citoyens, selon Sophie Paquin, urbaniste à la Direction de la santé publique de Montréal (DSPM). Or, il n'est pas le seul agent déterminant de l'amélioration de la qualité de vie. «Créer des environnements bâtis favorables à la santé, créer des installations qui favorisent l'activité physique (comme des parcs), faciliter l'accès au transport et à l'emploi, créer des espaces pour les cyclistes et les piétons y contribue tout autant», explique-t-elle.

Par conséquent, les quartiers dont les déterminants socioéconomiques sont les plus faibles présentent souvent un cadre de vie moins propice à la santé et au bien-être. «Les riches ont toujours eu accès à un meilleur environnement», indique Thomas Berryman, professeur en éducation à l'environnement de l'UQAM.

À Montréal, il suffit de jeter un coup d'œil à la carte de la Ville pour s'apercevoir que les 1 270 parcs locaux ne sont pas répartis équitablement sur le territoire. On trouve plus de zones vertes et de parcs dans l'ouest que dans l'est, réputés pour être respectivement les coins les mieux et les moins nantis de la ville. Selon une étude menée à l'Université McGill en 2006, en

plus d'être moins nombreux, les parcs situés dans les arrondissements plus défavorisés, comme Hochelaga-Maisonneuve ou Saint-Henri, sont de moins bonne qualité que ceux des quartiers plus aisés, comme Rosemont - La Petite-Patrie ou Notre-Dame-de-Grâce. Les parcs des quartiers moins favorisés sont aussi plus souvent situés près de sites industriels, et présentent donc moins d'attrait pour les citoyens.

C'est également dans les quartiers moins favorisés de la ville que la population présente plus de problèmes de santé physique et psychologique. Selon une étude récemment publiée par Santé Canada sur l'état de santé de la population, «les personnes appartenant aux groupes défavorisés sur le plan socioéconomique sont généralement exposés à un plus grand nombre de produits chimiques toxiques et d'environnements physiques nuisibles pour la santé que les membres des groupes plus favorisés.»

Consciente de cette problématique et de cette iniquité, la DSPM tient compte des problèmes propres aux citoyens de quartiers défavorisés sur les plans social et matériel lors

du financement des projets de revitalisation des quartiers. «Les objectifs, à court terme, sont de mobiliser la population de ces quartiers afin qu'elle s'approprie l'espace urbain et crée ainsi un esprit de quartier sain et viable», explique Sophie Paquin. Pour Thomas Berryman, la mobilisation sociale joue un rôle extrêmement important : «Agir ponctuellement dans des quartiers défavorisés ne signifie pas automatiquement une augmentation du bien-être et de la santé des habitants, il faut susciter la participation de la communauté afin qu'elle apprivoise ce nouvel aménagement.»

EN PLUS DU VERT

Le grand défi de la DSPM consiste à promouvoir la construction d'un environnement bâti favorable afin de réduire les inégalités environnementales entre les différents quartiers. «Nous voulons continuer ces actions pour que dans dix ans, la majorité des arrondissements satisfassent toutes les exigences d'un quartier bâti favorable à la santé», explique l'urbaniste Sophie Paquin. Aujourd'hui, si aucun quartier ne satisfait pleinement aux exigences, plusieurs ont déjà des propositions intéressantes. «L'arrondissement Rosemont - La Petite-Patrie a entrepris de verdir les espaces tampons entre les trottoirs et les routes. Dans Centre-Sud, on fait l'effort de mettre sur pied des marchés publics pour favoriser l'accès aux produits frais et dans Pointe-aux-Trembles, les gens se concentrent sur à la revitalisation des berges», mentionne-t-elle. ●



URBANOVA, VILLE DU FUTUR : PRENDRE LE VIRAGE VERT

Intégrer l'homme à la nature est au cœur du développement d'un nouveau quartier de la ville de Terrebonne, situé dans une petite vallée encaissée entre la rivière l'Assomption et l'autoroute 640, qui accueillera 35 000 habitants en 2035.

«Nous avons une vision, nous avons imaginé et mis en branle un projet pour répondre aux exigences de demain», affirme Marc Léger, coordonnateur au développement durable et environnement pour la ville de Terrebonne. L'idée n'est pas de créer un quartier traditionnel à l'image des années 1950 où on rasait tout avant de construire, mais un quartier vert, de A à V.»

Cette vision dont parle M. Léger est celle d'un quartier où l'être humain cohabite en harmonie avec la nature. Ainsi, 37 % du territoire de 1200 hectares (2400 terrains de football) sera protégé et chaque îlot d'habitation d'une douzaine de bâtiments chacun possèdera son propre parc de 10 hectares, «et ce, sans parler des parcs récréatifs et des terrains de jeux qui ne sont pas comptabilisés dans ce pourcentage», ajoute M. Léger. Les maisons seront toutes sans exception écoénergétiques et les habitants seront invités collectivement à faire du compost, à récupérer leur eau de pluie et à limiter leurs déplacements en voiture. Idéalement, chaque maison serait située à moins de 400 mètres d'un arrêt d'autobus.

Projet ambitieux? Pour M. Léger le choix ne se pose plus. «Aujourd'hui comme demain, il est impératif de développer de manière écoresponsable; sans cela, la planète n'y survivra pas et nous non plus.»



FUTUR SITE DU PROJET URBANOVA

À la Ville de Terrebonne, ce projet se veut également une réponse à une demande grandissante de la population de vivre dans un tel quartier aux caractéristiques vertes. «Dans une étude que nous avons réalisée, 88 % des répondants manifestaient un intérêt à habiter dans une communauté et une maison verte, souligne Marc Léger. Lorsque l'environnement est plus vert et plus sain, le taux de criminalité diminue, la population est globalement plus en santé et plus épanouie. Les gens recherchent de plus en plus cette plus-value qu'apporte la nature.» ●

PHOTO: GRACIEUSETÉ VILLE DE TERREBONNE



LA MONTÉE DE LAIT

Les sujets traités par *L'itinéraire* à travers ses dossiers et reportages ont pour objectif de faire réfléchir et de semer le débat. Quapryce Basque, jeune habitué du magazine, réagit à notre dossier spécial, dans une petite montée de lait bien à son image.

REGARDONS LE VERT-DICT

Bonjour, chers fidèles adeptes du Quaprycisme. Je ne suis pas au Benelux, c'est à se demander ce qui m'arrive, mais il est 9 heures du matin, alors ça serait pas mal *borderline* alcoolique... Mais bref, en ce Jour de la Terre, cette fameuse journée célébrant la fête de notre planète pour la 42^e fois, je me pose quelques questions existentielles.

De un, on lui donne quoi en cadeau, à la Terre, pour son anniversaire? Est-ce qu'il faut y ajouter un chou ou une carte de souhait? Et on met combien de chandelles sur son gâteau?

Mais enfin, on vit depuis à peu près deux décennies dans la tendance *cool* du «verdisme». Est-ce que quelqu'un pourrait m'expliquer pourquoi on a collectivement choisi la couleur la plus laide pour représenter l'environnement? On aurait pu choisir le bleu, il me semble! Ok, le vert c'est les feuilles des arbres qui poussent... Spécification : sans l'eau, il ne pousserait pas le vert, donc c'est le BLEU, la couleur! Bon.

Parlons maintenant de l'impact que l'environnement a sur nous, parce que dire qu'il n'y en a pas, c'est comme dire que les itinérants sont dans la rue parce qu'ils ne veulent pas être riches.

J'ai entendu entre les branches que les Habitations Jeanne-Mance, qui était autrefois un quartier de HLM plutôt déconseillé aux touristes, serait maintenant un coin de ville magnifique et l'endroit idéal pour élever nos enfants. Comment est-ce possible? Ils ont décidé de faire du *tree planting*.

Comme par magie, Abracadabra! La santé mentale de la communauté a gagné un *make-over*. Qu'est-ce qu'on attend pour aller planter des fleurs à Douglas et Pinel?

Non mais sérieusement, l'air qu'on respire est vital à notre bien-être, et je pense qu'en cette journée, on devrait prendre nos résolutions annuelles pour «jeanne-manciser» le reste de Montréal. Ça serait *cute*, non? ●

MUET AU PIANO

LAURA PELLETIER B

Parcourir le monde dans un univers sans voix, mais rempli d'images... En tant que pianiste en résidence de la Cinémathèque québécoise, Gabriel Thibodeau accompagne les films muets qui sont présentés les vendredis soirs. Son art l'a amené à faire le tour des festivals européens, dont le Pordenone en Italie, le plus grand festival de films sans dialogue au monde. *L'itinéraire* a discuté avec lui, une conversation Montréal-Berlin, puisqu'il était en Allemagne dans le cadre du festival international du film de Berlin.

En tant que pianiste en résidence, Gabriel Thibodeau dispose d'un local à la Cinémathèque québécoise et peut se projeter des films en tout temps. Cette alliance dure depuis 25 ans. Pourtant, l'artiste ne visait pas cette spécialisation hors du commun lorsqu'il a commencé sa carrière musicale, même s'il avait toujours aimé la composition et le cinéma. «J'étais producteur d'opérettes à l'hôtel Reine-Elisabeth et je voulais essayer quelque chose de nouveau. Un de mes amis m'a proposé de prendre sa place à la Cinémathèque.» C'est alors qu'a débuté son épopée dans le monde du cinéma muet.

Avant chaque représentation, celui qui a été le pianiste officiel des Grands ballets canadiens répète un processus créatif particulier. Il écoute le film durant l'après-midi, s'en imprègne, pianote, puis c'est le grand soir. «Si je ne connais pas l'œuvre, je vais lire à propos d'elle, pour en connaître le sujet, le contexte, qui était le réalisateur, qui étaient ses amis. Le soir venu, j'improvise à partir de ces connaissances», dévoile l'homme aux doigts agiles.

C'est ainsi qu'il a donné une voix au *Fantôme de l'Opéra* de Rupert Julian (1925), à *Metropolis* de Fritz Lang (1927) et à plusieurs films du cinéaste français Jean Epstein. Il est également chef d'orchestre de l'Octuor de France, une formation de musique de chambre, qui accompagne plusieurs films muets et compose autant des musiques de films que des opéras. Lors de ses voyages à l'étranger, c'est le jeune pianiste Roman Zavada qui le remplace à la Cinémathèque.

Les soirées hebdomadaires de films muets accompagnés au piano sont une des signatures de la Cinémathèque québécoise, qui est le seul endroit à Montréal à offrir de telles représentations. Ajouter un accompagnement pianistique en direct allait de soi pour la programmatrice-conservatrice du cinéma international, Karine Boulanger, qui choisit les films muets qui seront présentés.

D'ailleurs, la popularité de ces soirées ne fait qu'augmenter depuis le triomphe du film muet *L'Artiste* aux Oscars. C'est

toutefois *Hugo*, un long-métrage en hommage au cinéaste français Méliès, qui a permis à la Cinémathèque de battre des records. «Nous avons présenté, en novembre dernier, la restauration du film muet *Voyage autour de la planète* (1902) de Méliès et une telle foule s'est présentée que nous avons dû refuser 100 personnes!» s'exclame le directeur de la programmation et programmateur-conservateur du cinéma québécois et canadien de la Cinémathèque, Fabrice Montal. Ce dernier ne manque pas de louer son pianiste en résidence. «Gabriel a une capacité remarquable de s'adapter à tous les types de films.»

Si je ne connais pas l'œuvre, je vais lire à propos d'elle, pour en connaître le sujet, le contexte, qui était le réalisateur, qui étaient ses amis. Le soir venu, j'improvise à partir de ces connaissances.

- Gabriel Thibodeau, pianiste

Selon le pianiste, c'est une habileté qu'il a acquise avec l'expérience. «Mon accompagnement est plus sobre qu'avant», témoigne-t-il, en avouant s'être souvent laissé emporter par ses émotions en début de carrière. «Je jouais comme un acteur. Maintenant, je suis plus détaché du film, ce qui me permet d'en capter les subtilités», dit-il en se remémorant ses souvenirs. ●

Les séances de cinéma muet en musique ont lieu tous les vendredis à 18h30 à la Cinémathèque québécoise.



PHOTO : OLIVIER LAUZON

GABRIEL THIBODEAU, PIANISTE EN RÉSIDENCE DE LA CINÉMATHÈQUE QUÉBÉCOISE, IMPROVISE CHAQUE VENDREDI SOIR, DEPUIS 25 ANS, LORS DE LA PRÉSENTATION DE FILMS MUETS.



JOSÉE LOUISE TREMBLAY

Journaliste de rue
www.joseelouise.com

Jean-Simon Brisebois

LES ARTS

COMME EXUTOIRE

Issu de parents fréquentant le milieu criminalisé de l'Est de Montréal, Jean-Simon Brisebois a eu une enfance peu commune. Les carences affectives et sociales dont il a souffert ont développé chez lui un profil de délinquant. Cependant, il a choisi une autre voie, celle de l'art, exutoire à son mal de vivre. L'écriture, sa passion, lui fait explorer différentes formes littéraires. Poésie, contes, romans, nouvelles et même chansons sont l'expression du prolifique auteur qui a publié son sixième recueil en décembre 2011, *L'éveil des émotions*, et travaille actuellement sur son septième.

Très rapidement, Jean-Simon est pris en charge par l'État et les services sociaux. Comme beaucoup d'enfants aux prises avec des difficultés familiales, l'adolescent se promène de foyers d'accueil en centres d'accueil, succombe à la consommation de drogue et sombre dans une dépression.

En 2001, alors résident à l'Auberge du cœur pour jeunes en difficulté, Jean-Simon écrit une première pièce de théâtre conjointement avec l'organisme et devient accro à l'écriture. Une rupture amoureuse, des problèmes récurrents de drogues et sa profonde détresse psychologique déclenchent une psychose dépressive. Jean-Simon décroche alors complètement de la réalité, ce qui le mène à l'hôpital psychiatrique. «De 1997 à 2006, j'ai fait de fréquents passages à Louis-H. Lafontaine en raison de mes nombreuses dépressions. C'est là que je me suis mis à écrire de façon compulsive. C'est devenu une habitude», explique-t-il.

À une certaine époque de sa jeune vie, l'artiste en devenir court les karaokés pour se défouler, cherchant un autre exutoire à sa douleur intérieure. En chantant sur scène, Jean-Simon se découvre une autre passion. «Je ne me considère pas comme un auteur, mais comme une personne qui a besoin d'écrire. C'est pareil avec la musique. Je ne me considère pas comme un musicien ou un chanteur. J'ai juste besoin de m'exprimer par mes chansons et ma musique.» Cette passion musicale a fait son chemin, puisque Jean-Simon enregistre un album et collabore présentement avec d'autres artistes pour un deuxième opus.

À 17 ans, il fait le choix entre deux possibilités : faire partie du crime organisé ou faire quelque chose de plus «positif» de sa vie, comme il le dit lui-même. Jean-Simon écrit donc tout ce qu'il a sur le cœur. «L'écriture m'a fait revenir de mon *bad trip* mental. Fallait que j'aille au fond de moi-même pour trouver mon remède», raconte le trentenaire.

PHOTO : DANIEL DUMONT



JEAN-SIMON BRISEBOIS, AUTEUR COMPOSITEUR ET INTERPRÈTE

Fallait que j'aille au fond de moi-même pour trouver mon remède.

- Jean-Simon Brisebois

EN AMOUR AVEC L'AMOUR

Réaliste, l'écrivain avoue avoir été inspiré par les muses de sa vie. Il a écrit un livre à chaque rupture amoureuse. «J'ai souffert d'une profonde carence affective, mais j'étais, je pense, davantage en amour avec l'amour. J'ai eu besoin de l'écrire pour comprendre ce que je vivais», explique-t-il sereinement avec son sourire charmeur.

L'écrivain a encore des relents de son passé, qui ressurgissent au gré de son tempérament intempestif. «Je suis d'une nature excessive. C'est encore tout blanc ou tout noir. Je suis pourtant calme et réfléchi, mais je cumule des frustrations, et quand ça sort, c'est tout «croche», dit-il un peu piteusement. L'écriture étant sa première passion, Jean-Simon Brisebois nous réserve encore bien des surprises! ●

Les œuvres de Jean-Simon Brisebois sont disponibles aux Éditions TNT.

I M M I G R A T I O N

DÉMOLIR DES MYTHES SUR L'IMMIGRATION

ANH KHOI DO

PHOTO: TUNNYWU76 | DREAMSTIME

L'immigration n'est pas un remède au vieillissement de la population québécoise, soutiennent les démographes Guillaume Marois et Gérald Pinsonneault. Sans nécessairement proposer des solutions, ils nous éclairent sur les caractéristiques des immigrants qui arrivent au Québec. Pour donner l'heure juste, Guillaume Marois a publié au printemps dernier *Le remède imaginaire*, un essai qu'il a coécrit avec le philosophe Benoît Dubreuil. Quant à Gérald Pinsonneault, il a travaillé plusieurs années au ministère de l'Immigration du Québec. Rencontre avec deux chercheurs qui déclarent qu'ils ne s'en tiennent qu'aux faits.

L'itinéraire (L'I.) : Pourquoi affirmez-vous que l'évaluation des connaissances en français des immigrants par le gouvernement québécois est bâclée?

Guillaume Marois (G.M.) : Le test de français que les demandeurs de résidence permanente du Québec passent ne se résume qu'à un entretien avec un fonctionnaire du ministère de l'Immigration. Le rapport du vérificateur général du Québec indique que des fonctionnaires accordent la note de passage à des immigrants qui, dans le fond, se débrouillent mal ou à peine en français.

Gérald Pinsonneault (G.P.) : Je ne sais pas si l'examen est toujours bâclé, mais les exigences ne sont pas suffisantes. Par exemple, on n'évalue pas les compétences en écriture. Cette évaluation devrait être faite surtout pour les immigrants choisis pour leurs qualifications professionnelles.

Les exigences du Québec [relativement aux connaissances en français des immigrants demandeurs de résidence permanente] ne sont pas suffisantes. Par exemple, on n'évalue pas les compétences en écriture. Cette évaluation devrait être faite surtout pour les immigrants choisis pour leurs qualifications professionnelles.

- Gérald Pinsonneault, démographe

L'I. : L'immigration aide-t-elle à combattre le vieillissement de la population québécoise, comme l'espère le gouvernement québécois?

G.M. : Alors que l'âge médian au Québec est de 40,5 ans, selon le recensement fédéral de 2006, les immigrants ne le font reculer que de quelques dixièmes ou de moins d'un an. Si tous les immigrants étaient des bébés, ils auraient un impact très fort sur la population québécoise! Or, c'est un scénario fictif.

G.P. : Selon le recensement fédéral de 2006, le poids démographique des personnes de 65 ans et plus est de 14,1% au Québec. Par contre, les immigrants admis chaque année ont une moyenne d'âge plus jeune que celle de la population. C'est un apport non négligeable au ralentissement du vieillissement de la population, en particulier celui des gens en âge de travailler.

L.I. : *Les Québécoises issues de l'immigration font-elles plus d'enfants que les femmes nées ici?*

G.M. : Beaucoup de gens croient que, si une femme vient du tiers-monde, elle sera donc très féconde. C'est faux. Les immigrantes que le Québec accueille proviennent surtout des villes, sont éduquées et n'ont en moyenne que deux enfants tout au plus. L'indice de fécondité des immigrantes au Québec est inférieur au seuil de renouvellement de la population québécoise (NDLR : 2,1 enfants par femme). Il varie entre 1,82 et 2,03 selon l'année, entre 1971 et 2006. C'est clair que les immigrantes adoptent le mode de vie nord-américain quand elles arrivent au Québec.

G.P. : Au Québec, les femmes immigrées ont plus d'enfants que les femmes nées au pays. Cependant, la différence entre elles n'est pas très grande. L'indice de fécondité des femmes nées au Québec est de 1,46 enfant par femme. Ce sont les femmes immigrantes qui, en moyenne, se rapprochent le plus du seuil de renouvellement de la population, lequel est de 2,1 enfants par femme. Or, les seules qui dépassent ce seuil de renouvellement sont les femmes nées en Afrique, avec un indice de 2,38. ●



PHOTO : CHRISTOPHER HOWEY | DREAMSTIME

PHILO & VINCE LES HÉROS ORDINAIRES

SCO...SCO...SCOLARITÉ





Réal Bossé DANS NOTRE, GALAXIE INTÉRIEURE

TEXTE : JÉRÔME SAVARY
PHOTOS : MARIO LANGLOIS

Le théâtre nous montre nos forces
et nos faiblesses. Il permet l'une des
dernières grandes rencontres entre humains.

- Réal Bossé

Prêt pour un grand voyage? Avec Réal Bossé aux commandes, partez à la découverte de vos monstres intérieurs. Dans la pièce *Jabbarnack*, qui est présentée au théâtre Espace libre jusqu'au 21 avril et dont il est le metteur en scène, l'artiste rappelle que chacun traîne avec lui sa part de monstrueux : « Dans la même personne se trouvent l'extraordinaire et l'épouvantable, et c'est avec cela que j'aime travailler en tant qu'artiste. » *L'itinéraire* a rencontré cet observateur de nos combats intimes dans la salle de répétition du théâtre.

Il est grand (6'1"), aura bientôt 50 ans et déborde d'énergie. Pendant les deux heures que nous avons passées en sa compagnie, Réal Bossé n'a pas arrêté de parler — rapidement, intensément, tout en bougeant — sans que cela ne semble altérer son énergie. Il aime son métier et cela se sent. Ses projets d'écriture et de mise en scène l'animent, principalement la série télévisée 19-2 et la pièce *Jabbarnack*.

Cette production, qui est actuellement à l'affiche à l'Espace libre, nous amène dans un monde improbable, un univers de mots inexistant dans le dictionnaire. « *Jabbarnack* est inspiré d'un texte de l'auteur Lewis Carroll. On appelle ça du *non sense poetry* : c'est comme des mots-valises inventés qui, mis côte-à-côte, donnent un autre sens au mot même. Bouge pas, m'a t'en lire un boutte. » L'acteur se lève et traverse la salle de répétition pour aller chercher le texte. Je vous disais qu'il n'arrêterait pas. Il revient avec le texte en main, le lisant tout en marchant :

« *J'sait luminance que les torveux supatins Joubilaient et dourlaient dans la phonée. Les cochodins 'ta tout roséoux, Les siffleux engrabugés. »*

La clé de la compréhension de *Jabbarnack* tient dans le jeu de mime des acteurs. Plusieurs sont issus de l'école du « mime corporel », que Réal Bossé a appris en 1988 auprès de la compagnie Omnibus et de Jean Asselin, ce dernier ayant d'ailleurs traduit et signé le texte de *Jabbarnack*. Vingt-cinq ans plus tard, le mime corporel occupe toujours une place majeure dans le jeu et l'univers de cet acteur. « Le mime corporel peut ouvrir des portes extraordinaires à notre imaginaire. Et ça, pour tout le monde; que tu connaisses ou non le mime, un corps est un corps », donne-t-il en exemple.

Et dans cette pièce, que miment donc les acteurs Sylvie Moreau, Sacha Ouellette-Deguire, Anne Sabourin, Guillaume Chouinard, Marie Lefebvre, Bryan Morneau et Audrey Bergeron [blonde

de Réal Bossé]? La part de monstrueux que chacun porte en soi. « Dans le texte *Jabbarnack*, c'est l'histoire simple d'un père qui envoie son fils tuer le monstre, explique l'acteur. Mais on ne peut pas tuer le monstre, car il est en nous; nous sommes monstrueux et le *show* porte là-dessus. »

L'ÉCOTONE

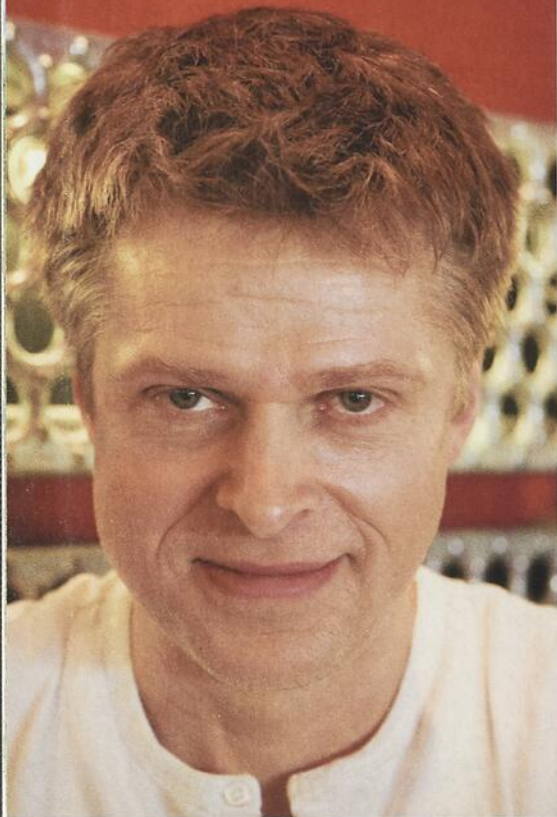
Ce combat perpétuel qui a lieu en nous, Réal Bossé le nomme « l'écotone ». « L'écotone, c'est là où ça chie, résume-t-il. C'est ça d'épais [il désigne un espace mince entre son pouce et son index], c'est ce petit espace qu'il y a entre le civilisé et le sauvage. C'est l'espace compressé entre deux univers, celui où se révèle notre monstre intérieur. »

Notre monstre intérieur existe et il est nécessaire que chacun de nous en soit conscient, d'après celui qui a interprété Serge l'androïde dans la série et les films *Dans une galaxie près de chez vous*. « L'humain peut être extraordinaire comme il peut être épouvantable... Comme lors de l'épisode du verglas en 1998, rappelle-t-il. On se serait cru en situation de guerre. L'humanité s'exprimait dans ses extrêmes. On avait des gens qui volaient des génératrices, du bois de chauffage, et d'autres qui disaient « venez-vous en, venez chez nous ».

L'artiste se plaît à interpréter des situations troubles, où l'humain est aux prises avec ses contradictions profondes. « Je trouve mon travail magnifique, car il m'amène toujours dans cet espace [écotone]. J'aime jouer avec le réel et la folie. Dans un corps fini, qui va pourrir, se trouve l'infini. C'est ainsi qu'au ►

Je trouve ça épouvantable qu'on ne prenne pas soin des itinérants. C'est comme si on les laissait seuls au bord de l'autoroute et qu'on leur demandait de traverser sans se faire frapper. Voyons donc, *tabarnak*, c'est sûr qu'il y a un *truck* qui va leur rentrer dedans. Comme société, on est des *ostie* de trous de cul, tant qu'à moi.

- Réal Bossé



► départ, tu as deux enfants, chacun dans un berceau. Selon leurs choix, l'un sera prix Nobel de la paix ou finira en Hitler; c'est ça qui est intéressant.»

Et quel meilleur lieu que le théâtre pour se questionner sur nos côtés D^r Jekyll et M. Hyde? Pour Réal Bossé, le théâtre est l'un des derniers lieux permettant aux humains de se questionner sur leur condition. «Ce que j'aime du théâtre, c'est le rapport direct qui existe avec le public. Le théâtre nous montre nos forces et nos faiblesses. Il permet l'une des dernières grandes rencontres entre humains, car celle-ci ne passe par aucun filtre. Et c'est lorsqu'on se regarde pour vrai que tout d'un coup on commence à comprendre et on commence à évoluer comme bibitte terrienne.» *Jabbarack* s'inscrit totalement dans cet échange privilégié : «C'est un *show* pour des humains qui aiment l'humanité», résume-t-il.

19-2

C'est pour la même raison que Réal Bossé a choisi d'endosser l'habit d'agent de police : cette mince ligne indicible qui marque la frontière entre nos contradictions extrêmes. «La police se trouve à l'écotone,

aux confins de deux mondes. Elle est la dernière digue empêchant le mal de déborder», justifie celui qui est également coauteur de cette série télévisée, avec son ami Claude Legault, et dont la deuxième saison est prévue pour janvier 2013.

L'acteur, originaire du village de Rivière-Bleue dans la région du Témiscouata, s'est beaucoup investi dans cette série. Par souci de réalisme, il a passé du temps à patrouiller aux côtés de plusieurs agents de police.

Ce travail de terrain l'a d'ailleurs amené à rencontrer ceux qui ont tiré sur l'itinérant Mario Hamel, le 7 juin 2011. Selon lui, cet événement tragique souligne notre irresponsabilité collective. «Maintenant, plus personne ne prend soin des itinérants. On leur a dit "on n'a plus d'argent pour vous autres, arrangez-vous". Moi, je trouve ça épouvantable qu'on n'en prenne pas soin. Mario Hamel avait péché la gueule à sa mère. Oui, mais c'est parce qu'il n'avait pas pris ses pilules, a-t-on entendu comme

c'est aider à développer chez toi un bon sens de l'observation. Aider son enfant à être un bon humain, car il est équipé pour être un bon humain.»

Le *tough love*, c'est brasser les gens qu'on aime. Sur sa chaise, Réal Bossé s'emporte. «*Tough love*, cela signifie aussi que la vie, c'est une *ostie* de beurrée de marde, c'est pas juste du *fun*, martèle celui qui est père d'un adolescent de 16 ans. Attèle tes shorts, sinon, tu risques, à 24 ans, de trouver la vie pas mal *rushante*. On te l'avait pas dit que le balloney n'était pas gratuit? Qu'il y avait de la maladie sur la planète? Que t'allais te faire laisser par ta blonde? Que ton fils ne voudrait plus te voir? Que t'allais te pogner un cancer? On t'avait pas dit ça? On t'avait juste dit qu'on t'aimait? On ne t'a peut être pas aimé tant que ça finalement. Sache que le bonheur, tu dois le produire toi-même. C'est comme le suc' à crème : si tu en veux, brasses-en toi-même. Apprends à faire du bonheur, pour toi et les autres. Ça veut dire : lève-toi le matin, travaille, fais, et restes pas

La vie, c'est une ostie de beurrée de marde, c'est pas juste du fun. On t'avait pas dit que le balloney n'était pas gratuit? Que t'allais te faire laisser par ta blonde? Que ton fils ne voudrait plus te voir? Que t'allais te pogner un cancer? On t'avait juste dit qu'on t'aimait? On ne t'a peut être pas aimé tant que ça finalement. Sache que le bonheur, tu dois le produire toi-même.

- Réal Bossé, père d'un ado de 16 ans et adepte du *tough love*

explication. Mais qui va les lui donner? C'est sûr qu'à un moment donné il rentre dans les craques du plancher, tu comprends? C'est comme si on laissait l'itinérant seul au bord de l'autoroute et qu'on lui demandait de traverser sans se faire frapper. Voyons donc, *tabarnak*, c'est sûr qu'il y a un *truck* qui va lui rentrer dedans. Comme société, on est des *ostie* de trous de cul, tant qu'à moi. Ça, ça me met en *criss*. On partage tous cette irresponsabilité.»

LA VIE EST TOUGH

Réal Bossé a beau être artiste et sonder l'infini, il n'en garde pas moins les deux pieds sur terre. Probablement grâce à l'éducation qu'il a reçue de ses parents lorsqu'il vivait sur la ferme familiale, dans le Bas-du-fleuve — 13^e enfant sur 14 (!). C'est là qu'il a expérimenté le *tough love*, une expression et une signification qu'il aime beaucoup. «Pour moi, le *tough love*,

chez vous à t'indigner tout seul dans ton coin. *Envoye*, sors de la tv, *décâlce*.»

Un peu à la manière d'un sociologue, Réal Bossé analyse ses contemporains. N'est-ce pas là le rôle premier de l'artiste? «La société est toujours en mouvement, dit-il. Qui l'observe, à part les anthropologues? Les artistes. Quand j'écris un truc comme *19-2* ou quand je travaille ici, au théâtre, je suis toujours le même observateur, vaguement anthropologue, qui se questionne sur où vont mes contemporains, où va l'âme humaine.»

S'il a la prétention de «syntoniser» l'état actuel dans lequel se trouvent ses contemporains, Réal Bossé ne prétend pas avoir les réponses. «Moi, ma *job* est de soulever la poussière, et non de trouver les réponses.» Et selon lui, c'est pas mal crotté autour de nous. Préparez vos balais. ●

Vous ne roulez pas? Coupez le moteur!

En coupant le moteur dès que votre véhicule est immobilisé pour plus de 10 secondes, vous respectez la réglementation et vous :

- économisez de l'essence
- protégez la mécanique de votre véhicule
- contribuez à la qualité de l'air
- réduisez vos émissions de gaz à effet de serre

Renseignez-vous au 311 ou à ville.montreal.qc.ca/coupezlemoteur

Ce message s'inscrit dans le cadre du programme « Coupez le moteur ! » mené avec le soutien du ministère du Développement durable, de l'Environnement et des Parcs.

Ville-Marie
Montréal  **Fondsvert**  **Québec** 

***La démocratie est le pire des régimes,
à l'exception de tous les autres.***

(Winston Churchill)

... mais assurément le pire quand on la pervertit.



Alliance des professeures
et professeurs de Montréal



L'union fait la force

Banque Nationale est heureuse de soutenir L'itinéraire.





SUR LES PAS DU DR JULIEN

Jérôme Savary marche sur les traces du D^r Julien. À chaque numéro de *L'itinéraire*, les nombreuses rencontres du journaliste avec le créateur de la pédiatrie sociale, des enfants et des personnes de l'entourage de cet homme exceptionnel vous permettent de comprendre son quotidien et de découvrir son univers. Laissez-vous inspirer par le D^r Julien.



MÊME PAS PEUR!

JÉRÔME SAVARY

Dans la salle clinique du D^r Julien, Simon*, 12 ans, peine à contenir sa tristesse. Son histoire dramatique — sa mère a été assassinée il y a deux ans —, Gilles Julien la connaît. Malheureusement, les camarades de classe de Simon aussi. «Te fais-tu *écœurer* souvent dans la cour d'école?», lui demande le pédiatre social. Oui, chaque jour, Simon se fait *écœurer*. Quand l'intimidation est connue, la pédiatrie sociale déploie ses outils.

En ce mardi de février, nous rencontrons le D^r Julien quelques heures seulement après qu'il a vu le jeune Simon. «Des enfants dans la cour d'école utilisent la mort de sa mère pour *picasser* Simon, explique le médecin. C'est triste, car cela empêche le petit de faire son deuil. Ça détruit ses émotions. En plus, il ne dort plus.» Heureusement, le pédiatre ne prend pas l'intimidation à la légère.

À l'école, qui a dirigé Simon vers le pédiatre pour évaluer si son manque d'attention en classe était dû à de possibles troubles d'apprentissage, Gilles Julien expliquera quelle médecine il souhaite prodiguer au garçon : Simon rencontrera un art-thérapeute pour réussir à vivre son deuil, suivra des cours de musique et des cours de cuisine. Pas de médicaments.

Les activités proposées par l'équipe du D^r Julien consistent à redonner confiance à l'enfant. «C'est en ayant du plaisir et en côtoyant de belles personnes que tu reprends confiance, souligne-t-il dans son bureau de Hochelaga-Maisonneuve. Tu prends confiance quand tu revis, et non pas quand *t'es pogné* avec tes peines.»

Reprendre confiance permet aussi de retrouver du pouvoir. «L'individu qui se fait intimider, se sent écrasé, comme s'il perdait son pouvoir, précise Gilles Julien. Sans pouvoir, un individu n'avance pas, ne se développe pas; il est triste, en colère, tombe malade. C'est dramatique et très destructeur pour un enfant, particulièrement lorsqu'il est déjà vulnérable.»

JUSTE DES MOTS?

- En parles-tu aux adultes?
- Oui, mais ils ne font rien.

«J'entends ça tous les jours, témoigne le D^r Julien. Souvent, on va en parler à l'école, on va interpeller le prof, la direction, avec les noms des enfants qui intimident, car je me sens le droit de les nommer. Mais c'est souvent pris avec un grain de sel : «Oh, vous savez D^r Julien, on ne peut pas tout contrôler dans la cour d'école.» On essaie de réduire les effets de l'intimidation, alors qu'ils sont énormes. Je trouve ça désolant.»

Selon le pédiatre, c'est comme dire à l'enfant qu'il se plaint pour rien. «C'est la pire chose qui peut arriver, car l'enfant perd confiance, va endurer et n'en parlera plus. Même s'il le vit quotidiennement, pendant des années, il finira par se renfermer.»

Sans pouvoir, un individu n'avance pas, ne se développe pas; il est triste, en colère, ne dort pas, tombe malade.

– Gilles Julien

UNE LOI CONTRE L'INTIMIDATION?

Le projet de loi visant à lutter contre l'intimidation, déposé le 15 février par la ministre de l'Éducation du Québec est-il une bonne chose? Le D^r Julien en doute : «On va obliger les gens à intervenir, mais regarde, ils n'interviennent pas aujourd'hui alors que cela se passe devant leurs yeux. Comment peux-tu obliger quelqu'un à intervenir? C'est pourtant à chaque adulte témoin d'un tel acte à agir. Ce n'est pas à l'État de tout faire pour les enfants.»

Le D^r Julien croit ce que «ses» enfants lui disent. «Il faut les aider à résister à ces agressions-là», indique-t-il. Selon lui, l'adulte témoin d'une telle agression, physique ou verbale, devrait agir immédiatement, et l'enfant qui intimide devrait en subir les conséquences. Chaque enfant devrait également recevoir une éducation sociale de base à l'école, fondée sur le respect de l'autre, en lien avec la Convention internationale relative aux droits de l'enfant.

Simon, lui, a eu la chance de croiser la route du D^r Julien. Mais combien d'autres continueront à se faire *écœurer*? ♦

* Prénom fictif

SORTIR DE SA CACHETTE

CATHERINE GIROUARD

T'as joué à la cachette/D'une drôle de manière/T'as triché, je regrette/Qu'est-ce qui t'as pris mon frère. Pour plusieurs, ces mots de France d'Amour ne sont que les paroles d'une chanson populaire. Pour l'artiste Delphine Bergeron, ils représentent beaucoup plus : elle aurait pu les écrire. «Quand j'ai entendu ça à la radio, j'ai détonné. C'est une chanson qui parle d'inceste, mais ce n'est pas clair», raconte la jeune femme de 28 ans. Élément déclencheur de nombreux questionnements, ces paroles l'ont poussée à sortir de sa cachette.

En en parlant d'abord à sa psychologue, ensuite à son ami de cœur et à son entourage, elle a décidé de briser le silence autour de l'inceste qu'elle a subi de 5 à 12 ans de la part de son frère et de son cousin. «J'étais en dépression depuis toujours, mais je vivais dans le déni, affirme-t-elle. Je m'en allais vers un cul de sac. C'est très handicapant socialement, surtout au niveau de l'intimité.»

C'est toi qui as enfoui/Dans mon cœur et ma terre/Cette honte qui grandit/Qu'est-ce qui t'as pris mon frère. Comme le chante France d'Amour, Delphine portait sur ses épaules le poids de ce lourd secret, en plus d'avoir à vivre avec un choc posttraumatique et ses conséquences. «Le tabou social autour des agressions sexuelles et de l'inceste est aussi souffrant que les gestes eux-mêmes, sinon plus, souligne la jeune femme. C'est à force d'en parler que ça devient moins tabou.» C'est pourquoi Delphine a décidé de participer à l'exposition photographique organisée depuis l'an dernier par le CAVAC (Centres d'aide aux victimes d'actes criminels) dans le cadre de la semaine nationale de sensibilisation aux victimes d'actes criminels, qui a lieu cette année du 22 au 28 avril (Voir les photos et le texte écrit par Delphine à la page 25, présentés dans le cadre de cette exposition).

Selon les intervenantes de l'organisme Trêve pour elles, qui vient en aide aux femmes victimes d'agression à caractère sexuel, briser le silence est une étape très difficile pour la majorité des victimes, mais ô combien importante. «L'agression sexuelle a des conséquences à court et à long terme (dépression, problèmes de santé mentale, anxiété, manque de confiance en

soi et envers les autres, etc.) Les gens ont de la difficulté à comprendre cela, et les femmes se font souvent dire «c'est du passé, passe à autre chose, tu vas briser la famille, c'est fini on n'en parle plus...», fait valoir l'intervenante Isabel Fortin.

Mais les victimes ont besoin d'aide pour continuer à avancer. «Quand j'ai commencé à en parler et que je suis allée chercher de l'aide, je me suis rendu compte que ce n'était pas à moi d'avoir honte de ce que j'ai vécu», raconte Delphine Bergeron, convaincue qu'elle ne serait pas au point où elle en est aujourd'hui si elle n'avait pas reçu d'aide et de soutien de la part des organismes et de ses proches. «Quand on y pense, il n'y a pas grand-chose qui me sépare de la fille qui se prostitue sur le coin de la rue, compare-t-elle. Quand tu n'as pas de repères, que tu te fais battre et traiter comme une moins que rien, tu n'es pas nécessairement capable de développer ta confiance et de devenir autre chose. Tu essaies d'oublier comme tu peux.»

UN PROBLÈME DE SOCIÉTÉ

Les victimes d'agression sexuelle sont beaucoup plus nombreuses qu'on peut le croire. Selon Statistique Canada, une femme sur trois a été victime d'au moins une agression sexuelle depuis l'âge de 16 ans, et un homme sur six le sera au cours de sa vie. Ces chiffres pourraient n'être que la pointe de l'iceberg, car plusieurs victimes gardent le silence à jamais, et près de 90 % des agressions sexuelles ne sont pas déclarées à la police. «Il faut rappeler que les agressions sexuelles ne sont pas un problème individuel, mais un problème de société. Si on n'en parle pas, le problème persistera», affirme Isabel Fortin.

D'autant plus que contrairement à la croyance populaire, les agressions sexuelles se passent beaucoup plus souvent derrière les portes closes qu'autrement. «80 % des victimes connaissent leur agresseur, souligne Sophie Charpentier, aussi intervenante à Trêve pour elles. Souvent, on croit que les agressions ont lieu dans la ruelle, dans le noir, à la sortie d'un bar, alors que la majorité d'entre elles surviennent dans les domiciles, où l'on est censé être en sécurité et avec des gens de confiance.»

EN PARLER, MAIS NE PAS DÉNONCER À TOUT PRIX

Briser le silence ne signifie pas nécessairement dénoncer à la police, insiste l'équipe de Trêve pour elles. «Chaque année, le gouvernement fait des publicités qui insistent sur l'importance de dénoncer les actes criminels. Par la suite, une femme m'a dit qu'elle se sentait dans l'obligation de dénoncer, et que ça a été la pire expérience de sa vie. Si c'était à recommencer, elle ne le ferait pas. Il est important de savoir dans quoi on s'engage quand on dénonce en justice et de connaître les avantages et les inconvénients que cela entraîne pour nous.»

Quelles sont les attentes d'une victime? Risque-elle d'être déçue? Est-elle prête à s'embarquer dans un processus qui risque d'être très long et stressant? Est-elle prête à revoir son agresseur en cour si cela est nécessaire? Comment réagira-t-elle en cas de poursuite? Tels sont quelques-uns des éléments que doivent soupeser les victimes avant de décider d'entamer des procédures judiciaires. «Avant d'embarquer dans cette aventure, il faut que la victime comprenne qu'elle entre dans un processus sur lequel elle n'aura pas de contrôle, alors qu'une agression à caractère sexuel, c'est déjà avoir perdu le contrôle sur sa vie et son corps», fait valoir Isabel Fortin.

Delphine Bergeron a, quant à elle, décidé de dénoncer son frère et son cousin en justice. Les procédures ont débuté il y a un an et demi et sont loin d'être terminées. «Dès qu'on m'écoute et qu'on prend ma déclaration, j'ai tout gagné, affirme-t-elle. Mais si je n'avais pas le soutien d'une travailleuse sociale et du Cavac, je ne m'en sortirais pas», ajoute-t-elle.

Tout cela vaut autant pour les victimes d'actes criminels de tous genres. «Chaque acte a ses particularités; j'ai entendu des témoignages de gens qui avaient vécu des choses très différentes des miennes, mais dont les conséquences étaient similaires. Un choc posttraumatique, ça laisse des séquelles», explique Delphine.

«On a l'impression que se remettre d'un vol qualifié se fera plus aisément que se remettre d'une agression sexuelle, mais ça peut être tout aussi troublant, renchérit Noémie Crevier, agente de promotion et de communication au Cavac de Montréal. Il ne faut pas minimiser les conséquences d'un acte criminel, ça a des conséquences sur le quotidien des gens. Il faut prendre le temps de vivre les étapes une à une.»

DES VICTIMES SORTENT DU PLACARD

Pour une deuxième année consécutive, le CAVAC de Montréal présente l'exposition photo unique réalisée par Marianne McEwen dans le cadre de la Semaine nationale de sensibilisation aux victimes d'actes criminels (SNSVAC) 2011. Quinze séries de photos, chacune accompagnée d'un témoignage, seront exposées dans la salle des pas perdus du palais de justice du 23 au 26 avril. La photo et le texte ici-bas en font partis.

*S'il existe un sentier/Pour rev'nir en-arrière/
Tu m'en as tant montré/Montre-le moi, mon frère.* Delphine n'a peut-être pas trouvé de chemin pour revenir en arrière, mais elle a choisi celui pour «Aller de l'avant», comme le veut le thème de la Semaine nationale de sensibilisation aux victimes d'actes criminels de cette année. L'artiste insiste sur l'importance, dans son cheminement, de ressources comme le Cavac et invite toutes les victimes à aller chercher de l'aide auprès d'organismes comme celui-ci.

Maintenant bien entourée, Delphine va mieux de jour en jour. Décidée à faire la guerre au tabou social dont elle a été prisonnière pendant plus de 20 ans, elle continuera à raconter haut et fort son histoire, même si elle peut déranger. La partie de cache-cache est terminée. ●

Trêve pour elles
trevepourelles.org

Cavac
www.cavacmontreal.qc.ca
ou 514 277-9860



PHOTO : WWW.MARIANNECEWEN.COM
DELPHINE BERGERON

Le deuil de mon enfance

C'est une chance que j'ai aujourd'hui de pouvoir participer à un shooting photo. Par cette action je souhaite illustrer et fixer dans le temps un changement important dans ma vie : l'acceptation de mon lourd passé. J'ai décidé de me choisir et de me tourner vers la lumière. La vengeance n'est pas une solution; elle ronge de l'intérieur et garde le focus sur les tristes événements, malheureusement impossibles à oublier.

Accepter l'inacceptable. La trahison familiale, les nombreuses agressions, la violence paternelle, l'abandon maternel; le lourd handicap de l'absence d'une enfance juste normale, comme un membre amputé qui hante l'esprit. J'ai survécu à l'inceste. Toute mon enfance, j'ai été agressée sexuellement par mon frère aîné et mon cousin. J'ai été manipulée dès 5 ans à faire ce qu'ils demandaient et à garder le silence, baillonnée par la peur d'être maltraitée par notre père, ce qui m'arrivait déjà plus souvent qu'à mon tour. J'ai autant souffert des gestes posés contre moi que du tabou social; c'est pourquoi je pose à visage découvert. Il n'est plus question pour moi de me cacher, même si mes propos sont dérangeants.

Ce n'est que très récemment que j'ai été en mesure de comprendre ce qui s'était passé; je suis allée chercher de l'aide et j'ai trouvé des gens pour m'accueillir et me supporter. La police, le CAVAC, l'IVAC, puis la travailleuse sociale. J'ai pu commencer à décortiquer mes nombreuses problématiques reliées aux abus. Souvent, lorsqu'il est question de choc post-traumatique, on réfère les victimes à leur vie avant les événements malheureux. Elles avaient une identité, une sécurité, des valeurs face à la vie. Dans mon cas, j'ai vécu l'inceste dès un très jeune âge : « avant » les événements, ça n'existe pas. Aucune référence, aucune sécurité, aucune valeur. C'est ainsi que j'ai à déconstruire et à reconstruire toute mon identité, sans trop m'attarder à hier, parce que j'en ai assez des trous noirs et du désespoir sans fin. Parce qu'après tout ce que j'ai subi, il semble y avoir une belle vie qui m'attend.

- Delphine Bergeron, artiste

À l'occasion du 10^e anniversaire du tristement célèbre centre de détention, Jasper Hamill, journaliste au *Big Issue UK*, journal de rue au Royaume-Uni, a rencontré d'anciens détenus hantés par leur expérience là-bas.

GUANTANAMO : LE SYNDROME DU SURVIVANT

JASPER HAMILL, *THE BIG ISSUE UK*
www.streetnewsservices.org

«Je fais ceci en partie à cause des cauchemars récurrents, ce sentiment de culpabilité persistant de savoir qu'il y a toujours des personnes qui se trouvent exactement dans la même situation où j'étais.» Begg, père de trois enfants, a passé trois ans à Guantanamo avant d'être libéré en 2005. Depuis sa libération, il siège à la tête de l'organisation caritative *Cageprisoners*, qui fait pression sur les gouvernements pour la libération des 171 personnes toujours incarcérées dans le camp.

89 des prisonniers à Guantanamo sont prêts à être libérés, mais restent incarcérés parce que leur pays d'origine les considère trop dangereux et qu'aucun autre pays ne veut les accueillir. Motivés par ces souvenirs, les manifestants réclament toujours leur libération, qui semble de moins en moins probable au fil des ans. Si Barack Obama n'a pu tenir sa promesse de fermer Guantanamo, qui le fera?

Begg, doté d'un fort gabarit et d'une longue barbe noire parsemée de gris, parle d'une voix autoritaire, rodée par des douzaines de discours publics. Bien que né à Sparkhill, une banlieue de Birmingham en Angleterre il a immigré en Afghanistan en 1993, et en Bosnie ensuite, où il a fourni des secours et combattu brièvement, avant d'immigrer au Pakistan, où il louait une maison à Islamabad.

C'est à cet endroit qu'il fut arrêté dans sa demeure par la police locale, qui l'a remis aux Américains. C'est ainsi que le cauchemar débuta. Begg fut tout d'abord incarcéré à la base aérienne de Bagram en Afghanistan, où il affirme avoir vu deux musulmans se faire battre à mort, et fut ensuite transféré à Guantanamo par avion militaire.

Des rapports subséquents, fondés sur des informations issues de fuites dans le camp, suggéraient qu'il entretenait des liens avec des terroristes et qu'il s'était entraîné dans des camps afghans, ce qu'il a ouvertement

admis, bien qu'il nie avoir eu l'intention de combattre en réalité. Il fut arrêté après la découverte d'un document incriminant trouvé dans un camp d'entraînement d'Al-Qaïda, une photocopie d'un transfert d'argent à Moazzam Begg, accompagnée de littérature extrémiste. Les autorités pakistanaises et américaines ignoraient son identité, mais se sont jurées de le retrouver. Begg a toujours nié qu'il connaissait l'existence de ce transfert d'argent et affirme n'avoir jamais vu le document.

Begg argumente que, peu importe la sévérité des accusations, personne ne devrait avoir à endurer la torture et la détention extrajudiciaire dont il a souffert. La légitimité de ce point a été partiellement reconnue en 2010 : Begg et d'autres hommes ont reçu un paiement hors cour non divulgué après être parvenus à prouver que la MI15 était impliquée dans leur torture. Selon Begg, même si quelqu'un est reconnu coupable du type d'accusations comme celles des accusés de Guantanamo, cette personne devrait avoir droit à un procès par jury et ne devrait pas être écartée des procédures de droit international.

Récemment, des militants partout dans le monde ont commémoré le dixième anniversaire de Guantanamo. La famille de Shaker Aamer, dernier résident britannique détenu à Cuba, a souligné

le dixième anniversaire de sa détention, survenue à la suite d'un témoignage peu fiable d'un homme qui, sous la torture, a affirmé qu'Aamer avait personnellement rencontré Osama Ben Laden dans sa cachette à Tora Bora. L'homme qui a témoigné fut libéré, mais pas Aamer. Les États-Unis affirment qu'il organise des grèves de la faim et qu'il est un dangereux terroriste, mais la Grande-Bretagne n'est pas de cet avis. Son avocat, Clive Stafford Smith, a toujours clamé sa complète innocence et William Hague, ainsi que deux anciens secrétaires des Affaires Étrangères, ont demandé aux États-Unis de l'extrader en Grande-Bretagne.

Dans une lettre dévoilée publiquement par sa femme, qui s'est à peine adressée aux médias depuis l'emprisonnement de son mari, Shaker Aamer décrit avec force sa situation : «J'agonise ici chaque jour, mentalement et physiquement. C'est ce qui nous arrive à tous. On est négligés, enfermés au milieu de l'océan pendant des années. Au lieu de m'humilier à supplier pour avoir de l'eau, je préfère accélérer le processus qui va arriver de toutes façons. J'aimerais mourir calmement par moi-même. Auparavant, je pesais 250 livres et je suis tombé à 150 livres avec ma grève de la faim, je veux faciliter les choses pour tout le monde. Je ne veux pas être nourri, ni alimenté de force par tubes et ceci est mon droit.»



LA POLICE MILITAIRE AMÉRICAINE ESCORTE UN DÉTENU À SA CELLULE LORS D'UNE PROCÉDURE D'INCARCÉRATION AU CAMP DE DÉTENTION PROVISOIRE DE CAMP X-RAY, À LA BASE NAVALE DE LA BAIE DE GUANTANAMO.

Stafford Smith, qui a défendu des accusés dans plus de 300 cas de peines de mort, dit qu'Amar a subi des traitements «épouvantables» - bien pires que ce qu'il a pu voir dans d'autres prisons américaines. «Il m'a remis une lettre qui décrivait de 18 façons comment son corps est en train d'être détruit, dit l'avocat. Il parle de douleurs rénales causées par de la brutalité, de sa prostate qui défaille, ainsi que sa vue, et il parle aussi de ses ongles. Je les ai vus et les ai pris. Ils étaient orange, se détachaient, s'effritaient. C'était horrible.»

Omar Deghayes, qui vit présentement à Brighton en Angleterre, mais qui est originaire de la Libye, fut arrêté au Pakistan en 2002. Pendant son incarcération, il a perdu la vue d'un œil, car il affirme qu'un garde y a enfoncé un doigt, et fut gravement torturé. En décrivant leur «extradition», le moment symbolique partagé par tous les

prisonniers de Guantanamo, il affirme : «Je me suis fait attacher et jeter dans un avion cargo, avec un sac sur la tête. Je sentais de la vraie malveillance de la part des gardes. C'était terrifiant, choquant.»

Bien que les prisonniers se soient liés d'amitié avec quelques gardes, dont un interrogateur repentant qui était au courant des sévices, selon Begg, c'était l'amitié avec les autres détenus qui est restée, rendant doublement difficile pour ceux comme Begg et Deghayes la pensée de leurs amis se trouvant toujours là-bas.

«C'est très triste d'y penser parce que c'est dévastateur pour leur famille, rajoute Deghayes. Il est impossible d'oublier ce qui s'est passé à Guantanamo parce que nous savons toujours que nos amis s'y trouvent encore et nous savons ce qui leur arrive. Pendant dix ans, Shaker Aamer fut là-bas sans être accusé de quoi que ce soit en cour. C'est très triste.»

Toutefois, même si les militants réussissent leur pari de faire libérer ceux qui restent à Guantanamo, ces derniers seront confrontés à une difficulté supplémentaire à leur retour. «Lorsque Shaker sera libéré, je veux qu'on vienne m'expliquer comment il va reconstruire sa vie. Quelle est la technique? Quel est le système? Les séquelles que Shaker et les 171 autres personnes dans le monde porteront ne peuvent être effacées par aucune somme compensatoire ou aide thérapeutique», affirme Begg. ●

PHOTO : REUTERS/SHANE T. MCCOY/DEPARTMENT OF DEFENSE/HO

L'art libérateur

EXPO



3^{ème} édition de l'exposition

«L'art libérateur, Vivre après le crime»

Exposition d'œuvres réalisées par des personnes ayant été victimes d'actes criminels

Du 25 au 29 avril 2012

à l'Espace Cercle Carré, 36 rue Queen, Montréal
M^o Square Victoria

Vous pourrez voir les œuvres des exposants suivants :

Anne Le Turdu, Joseph Anthony B., Lise Fortin, Céline Savard, Diane Robert dit Lafontaine, France Lécuyer, Jean Des Lierres, Francine Vallée, Fredöe, Louise Daniel, Ron McKay and O St-J.

Vernissage le jeudi 26 avril à 18h30

Entrée gratuite.

Centre de services de justice réparatrice www.csjr.org
expositioncsjr@gmail.com
514-933-3737

SI VOUS ACCEPTEZ DE LE FAIRE, VOUS DEVREZ DONC L'HÉBERGER POUR LA NUIT, LE NOURRIR TROIS FOIS PAR JOUR ET LUI SERVIR UNE COLLATION, LUI FOURNIR DES VÊTEMENTS PROPRES ET, SURTOUT, L'ENCADRER POUR LUI PERMETTRE DE SE RÉINSÉRER SOCIALEMENT.

MAIS SI VOTRE HORAIRE NE VOUS PERMET PAS DE VOUS EN OCCUPER...

ALORS, AIDEZ-NOUS À LE FAIRE.

LA Maison DU Père
POUR QUE LA RUE AIT UNE ISSUE.

514 845-0168 poste 314 MAISONDUPERE.ORG

REVOIR LE PROJET DE LOI 46 POUR EN FINIR AVEC L'IMPUNITÉ POLICIÈRE

PIERRE GAUDREAU
Coordonnateur du RAPSIM

Le 21 mars dernier, le RAPSIM a témoigné en commission parlementaire pour demander la révision complète du projet de loi 46 sur les enquêtes policières indépendantes. Comme beaucoup d'autres, le RAPSIM demande qu'on en finisse avec les enquêtes de la police sur la police.

Avec la Ligue des droits et libertés, la Commission des droits de la personne et l'opposition officielle à la Ville de Montréal, le RAPSIM déplore que ce projet de loi maintienne le statu quo. Même le responsable du Bureau civil d'enquête sur les interventions policières de l'Ontario a déclaré que ce projet, comprenant un comité de supervision des enquêtes, ne changera pas la donne. Il ne répond en aucune façon au sentiment d'impunité des policiers largement répandu, tant dans le public que parmi les victimes, dont les personnes en situation d'itinérance.

UNE OCCASION À NE PAS MANQUER

Le RAPSIM s'est réjoui de la tenue du débat à l'Assemblée nationale et de l'existence d'un projet de loi. Cela survient après beaucoup trop de morts, plus de 20 hommes en 25 ans à Montréal, suite à des interventions policières sur lesquelles on n'a jamais connu la vérité, notamment les cas de Jean-Pierre Lizotte (voir encadré) ou de Freddy Villanueva. Dans un sondage au lendemain de la mort de Farshad Mohammadi en janvier, 72 % des gens ne croyaient pas au système actuel qui n'entraîne jamais de conséquences importantes pour les agents de police.

Faisant suite à tous ces drames, des voix, dont, parmi les premières, celle de l'éditeur de *L'itinéraire* Serge Lareault, ont demandé que la police développe d'autres façons d'intervenir et que des mécanismes soient créés pour que leurs actions leurs soient imputables.

Déjà, les recours contre les policiers, à commencer par la déontologie policière, sont généralement peu nombreux et inefficaces pour les personnes itinérantes. Il serait dommage de manquer l'occasion qui se présente de se doter d'un mécanisme réellement indépendant qui pourrait permettre, en bout de ligne, d'éviter d'autres tragédies. ●

L'HISTOIRE DE JEAN-PIERRE LIZOTTE

PAR SERGE LAREAULT, éditeur et directeur général de *L'itinéraire*

Jean-Pierre Lizotte était un inadapté social. Pendant plus de 20 ans, il a été incarcéré à Bordeaux. En 1995, il m'a contacté du centre de détention. On lui avait remis une copie de notre magazine et il voulait écrire dans nos pages sur ce qu'il vivait et sur ce qu'était la vie en prison.

Pendant plus de trois ans, je l'ai supervisé par téléphone et il a raconté son histoire, tout d'abord, celle d'un homme intelligent qui voulait s'en sortir. Plusieurs personnes l'aidaient, dont un professeur d'université qui lui a permis de faire un bac en sociologie durant ses différents séjours en détention.

Ses séjours à l'extérieur de la prison ne duraient jamais longtemps, de quelques jours à quelques semaines. Il se retrouvait sans-abri, sans argent et faisait des vols pour se procurer de la drogue. Il avait aussi un trouble mental et, lorsqu'il se droguait, il devenait exhibitionniste et il se faisait aussi arrêter pour cette raison. Pendant 20 ans, sa vie a été constamment un aller-retour...

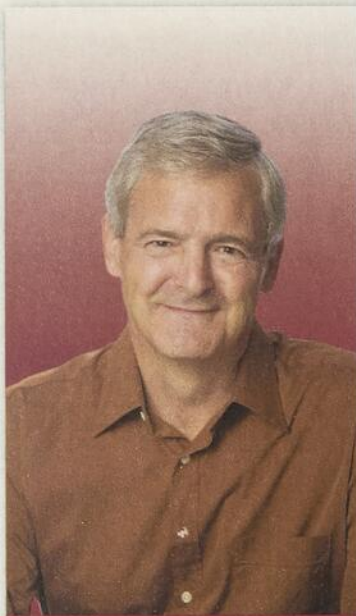
Lorsqu'il est sorti de prison en 1999, il n'allait pas bien. Il dormait sous des escaliers. Il se voyait comme un gars qui sort de prison et tente de se faire une vie. Jean-Pierre était très amaigri, car il mangeait peu et ne soignait pas bien son infection au VIH. De plus, il était tellement myope que dès qu'il perdait ses lunettes, il ne pouvait pas vraiment marcher, car il ne voyait rien.

Le soir du 5 septembre 1999, il est devant le Shed Café, sur la rue Saint-Laurent à Montréal, et il fait un geste de grossière indécence devant la vitrine de l'établissement. Le portier et deux policiers vont alors l'immobiliser avec beaucoup de violence. Ils diront par la suite qu'ils n'avaient

pas le choix, car Lizotte était lui-même violent. Selon les témoins, il leur a donné des coups de pied, un policier a répliqué par des coups de poing. Des témoins y auraient vu de l'acharnement sur le cas de Lizotte. Les blessures sont tellement graves que Jean-Pierre décède le 16 octobre 1999.

Pour ceux qui ont connu Jean-Pierre Lizotte, cette affaire est surprenante. Comment deux hommes baraqués ont-ils été obligés de battre à mort une personne aussi malade et vulnérable? Que s'est-il réellement passé pendant l'arrestation et après que Jean-Pierre Lizotte a été arrêté? ●

Lisez la version intégrale du témoignage de Serge Lareault, directeur général de L'itinéraire en commission parlementaire, dans le mémoire du RAPSIM (www.rapsim.org).



Marc Garneau

Député de Westmount-Ville-Marie

514 283-2013

contact@marcgarneau.ca

www.marcgarneau.ca

En cette semaine
de l'action bénévole
du Québec,
bravo à tous
les bénévoles qui
participent activement
au développement
de L'itinéraire !



Vous connaissez des entrepreneures, des cadres ou des professionnelles qui se démarquent dans leur secteur d'activité ou par leur bénévolat? Encouragez-les personnellement à poser leur candidature.

Les femmes d'affaires ont du 30 avril au 20 juin pour soumettre leur dossier au concours Prix Femmes d'affaires du Québec 2012.

Pour informations : www.prix.rfaq.com, 514-521-2441, poste 141

Présenté par :



*L'excellence
au féminin*

viacapitale

DU MONT-ROYAL

VISIONNEZ
"LA MAISON OÙ J'AI GRANDI"



www.viacapitaledumontroyal.com

L'ACHAT ET LA VENTE D'UNE
PROPRIÉTÉ, C'EST UNE AFFAIRE
DE CŒUR ET DE SAVOIR-FAIRE

- Garantie de service
 - Intégrité
- Mise en marché exceptionnelle
 - Conseils
 - Expertise
- Opinion de la valeur marchande
de votre propriété

AGENCE DU PLATEAU
1152 Mont-Royal est
514.597.2121

AGENCE DE ROSEMONT
2339 Beaubien est
514.721.2121

écotrip
ecotrip.qc.ca

Écotrip est un organisme à but non lucratif dont la mission est de promouvoir et de valoriser le développement durable, l'écocitoyenneté et l'écotourisme de façon positive.



Donnons de la couleur au vert

JEUNES, TALENTUEUX ET BÉNÉVOLES!

MARIE-LISE ROUSSEAU

Qui a dit que le bénévolat était d'une autre époque? Ces trois jeunes en début de carrière démontrent qu'avec un tout petit peu de temps et beaucoup d'énergie, il est possible de contribuer au mieux-être de la société. En cette semaine de l'Action bénévole, *L'Itinéraire* tient à remercier chaleureusement chaque généreux bénévole qui lui permet de continuer à venir en aide aux plus vulnérables de notre société.

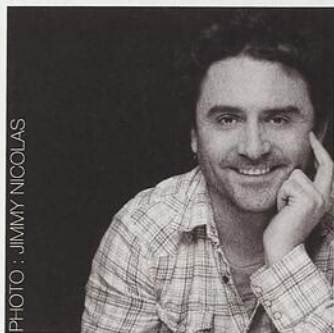


PHOTO : JIMMY NICOLAS

ALEX PAILLON 24 H/24

C'est à se demander quand Alex Paillon prend le temps de dormir. En plus d'étudier la photographie à temps plein le soir au Collège Dawson, il travaille à temps plein en animation 3D pour le cinéma et il effectue des contrats de photographie à la pige. Ce qui ne l'empêche pas de

collaborer régulièrement avec *L'Itinéraire*, principalement pour des photos qui font la couverture du magazine.

Moi je suis un gars de terrain. J'aime rencontrer les gens. La photo me fait rencontrer plein de monde.

- Alex Paillon

Ce bénévolat lui permet, certes, de garnir son portfolio et de faire publier ses clichés, mais Alex est surtout touché par la réalité des camelots, qu'il aide en fournissant des images de qualité au magazine qu'ils vendent. «Ça me touche de voir des gens se retrouver à la rue parce qu'ils n'ont pas eu la chance d'avoir une famille ou des amis pendant des moments durs», dit celui qui a aussi vécu des difficultés qui l'ont obligé à repartir à zéro.

Gardez l'œil ouvert, car vous verrez très bientôt les portraits de camelots et de participants pris par Alex dans la nouvelle campagne publicitaire de *L'Itinéraire*!

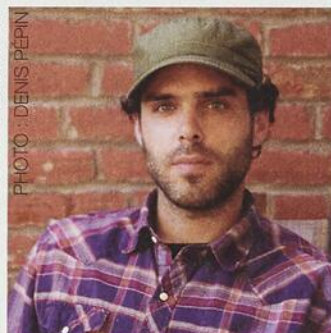


PHOTO : DENIS PÉPIN

JULIEN BOIS TOUCHE-À-TOU

Après des études en communication au cégep et en anthropologie à l'université, Julien s'est intéressé au travail social. Il a, de son plein gré, offert ses services à *L'Itinéraire*. «J'aime aider sans rien attendre en retour, c'est inné», affirme le jeune homme de 32 ans.

Le chacun pour soi, je ne crois pas à ça, je crois qu'on est naturellement altruiste.

- Julien Bois

Julien a d'abord donné un coup de main en intervention au Café *L'Itinéraire*. Lorsqu'il a su que le groupe offrait une formation en vidéo à des jeunes en difficulté, il n'a pas hésité. Durant les six mois de leur formation, il a accompagné les participants de *La Course autour du bloc* dans la réalisation de courts métrages documentaires. «Je crois à la réinsertion par l'art.»

Le programme est maintenant terminé, mais pas l'engagement de Julien. Il est désormais collaborateur photographe au magazine. «J'aime particulièrement photographier les camelots, pour voir comment ils sont contents de leurs portraits», explique-t-il.

À l'extérieur de *L'Itinéraire*, Julien travaille dans le transport ferroviaire. Mais son implication au sein du groupe communautaire lui a donné la piqûre du travail social : il prévoit maintenant un retour aux études dans ce domaine.



PHOTO : COURTOISIE D'ANNE-MARIE PIETTE

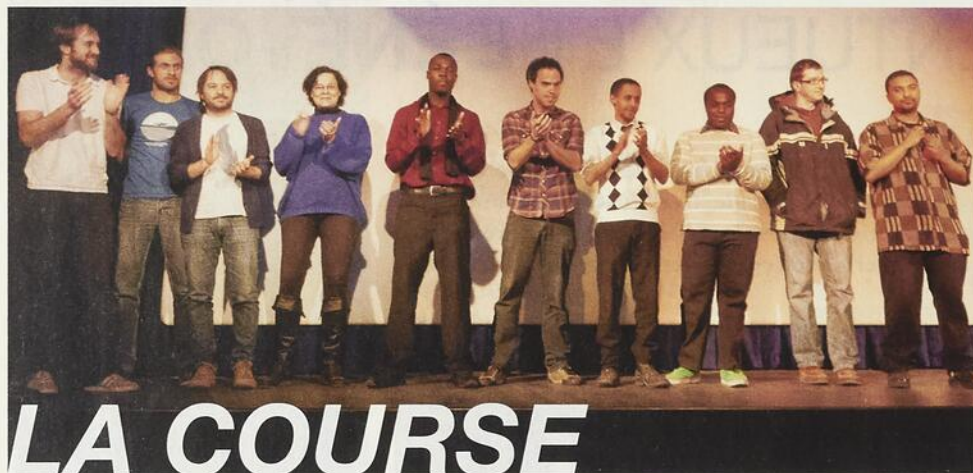
ANNE-MARIE PIETTE «LE BÉNÉVOLAT, C'EST PAYANT!»

Lorsqu'elle a su par les réseaux sociaux que *L'Itinéraire* recherchait des photographes bénévoles, Anne-Marie Piette a sauté sur son clavier. L'engagement social du groupe communautaire la séduisait, en plus de la visibilité offerte par

son lectorat fidèle. «C'est un média à la fois intelligent, valeureux, et efficace», dit-elle à propos du magazine.

S'investir pour la cause des personnes itinérantes motive énormément la photographe et vidéaste, qui adore faire le portrait de personnes anonymes au charme singulier. «Je m'applique pour donner aux camelots une belle photo de couverture, qui renforcera le résultat et les retombées qui iront dans leurs poches», dit-elle.

Cet engagement permet en plus à la jeune artiste en début de carrière de rencontrer un tas de personnalités qui renforcent son réseau de contacts, ce qui s'avère «payant» en bout de ligne! De plus, Anne-Marie se réjouit que *L'Itinéraire* lui laisse une grande liberté de création, «ce qui n'est pas forcément le cas partout ailleurs ou sur des mandats clients directs.» ●



LA COURSE AUTOUR DU BLOC FRANCHIT LA LIGNE D'ARRIVÉE

MARIE-LISE ROUSSEAU

L'émotion était palpable dans la salle 2 du cinéma Beaubien, le 27 mars dernier. Et pour cause : c'était la grande première de *La Course autour du bloc*. Salle comble, lumières tamisées, la centaine de spectateurs, amis et familles présents, a eu la chance de visionner sept courts métrages documentaires, réalisés par des jeunes en difficulté encadrés par *L'itinéraire* et qui n'avaient rien à envier aux reportages de Radio-Canada!

Les jeunes ont témoigné de réalités qui les inspirent et qui les touchent personnellement. Alassane Diallo a documenté la menace de fermeture du Square Viger, repère des itinérants et des toxicomanes montréalais. Louisynio Michel a dévoilé la face cachée de l'école secondaire Louis-Joseph-Papineau, située dans le quartier Saint-Michel et réputée pour être une « prison » en raison de l'absence de fenêtres sur cet immeuble. Pascal Létourneau a réalisé un portrait de Daniel Morel, as de l'harmonica, pour qui la musique a remplacé la consommation de drogues. Odny St-Fort a, lui aussi, tourné un portrait : celui du boxeur d'origine haïtienne Dierry Jean, surnommé Dougy, quelques jours avant un combat important. Michaël Despreaux a

choisi de démystifier la réalité des itinérants en nous faisant découvrir l'Accueil Bonneau. Raphaël Pettigrew a documenté une réalité qu'il a lui-même vécue : la cyberdépendance. Enfin, Ahmad Youssif a tourné le portrait d'un homme d'ambition : Vijay Pattel, gérant d'hôtel et basketteur professionnel malgré un lourd handicap.

Tous les membres de *L'itinéraire* sont extrêmement fiers de cette réussite personnelle et professionnelle pour tous les participants! Les spectateurs présents au cinéma Beaubien ont aussi manifesté chaleureusement leur fierté par de nombreux applaudissements. Il ne fait aucun doute que les sept jeunes hommes de *La Course autour du bloc* ont un avenir prometteur devant eux! ♦



PHOTOS: PIERRE-LUC DAOUST

LES PARTENAIRES DE L'ITINÉRAIRE POUR LA RÉINSERTION DES JEUNES

L'itinéraire tient à remercier pour leur engagement et de leur intérêt envers la cause: Service Canada (Programme Connexion compétences); Fonds d'investissement communautaire Télus; Fondation du Grand Montréal; Fondation J. Armand Bombardier; Fondation André Gauthier; Fondation Marcelle et Jean Coutu; Fondation Intact; Great West London Life; Via La Capitale; Fondation Bon départ de Canadian Tire; BMO Groupe financier; Forum jeunesse de l'Île de Montréal; Centre de Ressources éducatives et pédagogiques (CREP) de la CSDM; Agence de santé et services sociaux de Montréal; Emploi-Québec.

INSIDE OUT

DE LA TUNISIE À MONTRÉAL : MOBILISATIONS



Artocratie en Tunisie © Hichem Driss

21 AVRIL 2012

SALLE DE LA ELÁSTICA, 4602, BOUL. ST-LAURENT, 3^e ÉTAGE

+ AFFICHAGE EXTÉRIEUR DANS LES RUES DE MONTRÉAL

| J-TN.INFO

LION D'OR

www.cabaretliondor.com

SPECTACLES 1676 Ontario Est, 514.598.0709 RÉCEPTIONS

Soirée Bénéfice Pour DANSLAIRE

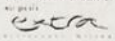
Artistes invités:
Tricot Machine
 Le Husky
 ANNIE BECKER
 AND THE B-FLATES
 K-Man Solo

Fin de soirée animée par:
DJ Micot Trachine

Porte 19h00
 Spectacle 20h00
 20\$ en avance 25\$ la porte 5\$ après minuit

Vendredi 6 avril 2012

Commanditaire:



rubiks
 ÉCOMUSÉE
 DU FIER MONDE



Chez Ma grosse
 Truit chérie

Billets Disponible Aux: Atom Heart (514) 843-8484 | 33 Tours (514) 524-7397 | L'Échange (514) 523-6389 | Billetterie Articulée (514) 844-2172

SOUPER SPECTACLE BÉNÉFICE

Vendredi 27 Avril

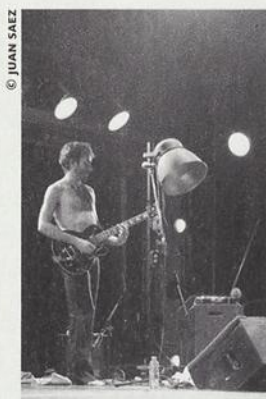
Portes: 17H00

Service: 17H30

au profit du Musée du Rock'n'Roll du Québec

Repas de la cuisine du Petit Extra
 150\$ (bénéfice au profit du Musée du Rock'n'Roll du Québec)

informations/billets - www.museedurocknrollduquebec.com



SCÈNES CONTEMPORAINES
 LA CHAPELLE

CABARET GRAVEL
 CABARET
 FRÉDÉRIK GRAVEL

MONTRÉAL
 PREMIÈRE MONDIALE

1 — 4 MAI

AU LION D'OR

1676, RUE ONTARIO
 EST, MONTRÉAL

LACHAPELLE.ORG

Et à deux pas...

AU PETIT EXTRA

GazMétro
 la vie en bleu

Restaurant - Bistro

1676-1690 Ontario E.



L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST
 LIVRES CD DVD
 BLU-RAY BD JEUX VIDÉO
 D'OCCASION

Ouvert 7 jours de 10h à 22h Mont-Royal, 514-523-6389

ANNONCEZ-VOUS
 DANS L'ITINÉRAIRE ET
 AFFICHEZ VOS VALEURS
 CITOYENNES.

Contactez-nous au
 514 597-0238 ou par courriel
 à publicite@itineraire.ca

50 % DU COÛT DU MAGAZINE
 POUR AIDER QUELQU'UN

ABONNEZ-VOUS AU
 MAGAZINE L'ITINÉRAIRE

Vous recevez deux fois par mois un magazine unique qui pose un regard engagé sur la société avec des entrevues de fond de personnalités publiques impliquées et des témoignages de vie qui aident à lutter contre les préjugés;

Vous agissez concrètement auprès d'un camelot pour l'aider dans sa démarche de réinsertion sociale;

Vous participez à un mouvement de solidarité;

Vous partagez le quotidien des camelots sur leur blogue.

www.itineraire.ca

L'ITINÉRAIRE



RICHARD PRÉNOVOST
Chroniqueur de rue



VENDREDI 13 ET AUTRES FADAISES

Comment avez-vous vécu votre dernier vendredi 13? Sans trop de problèmes, j'espère! Aussi loin que l'on puisse remonter dans le temps, cette journée frappe l'imaginaire.

Dans la mythologie scandinave, Freyja, épouse d'Odin et reine, était adorée le vendredi. À l'arrivée du christianisme, elle fut considérée comme une sorcière et bannie au sommet de la montagne. Pour se venger, tous les vendredis, elle inviterait le diable et onze sorcières pour maudire les hommes et leur jeter de mauvais sorts. C'est pourquoi dans les pays nordiques, le 13 porte malheur. Aussi, le Christ fut crucifié un vendredi 13. Le vendredi 13 octobre 1307, le roi Philippe le Bel fit arrêter les membres de l'ordre du Temple (les Templiers) qui furent torturés pour avouer des crimes qu'ils n'avaient pas commis. Ceux qui revenaient par la suite sur leurs affirmations étaient condamnés au bûcher. Ainsi, l'ordre fut complètement dissous, laissant tout le pouvoir au roi. Comme vous pouvez le constater, les exemples ne manquent pas.

Plus près de nous, le vendredi 13 octobre 1972, il y a eu l'écrasement du vol 571 de Fuerza Aerea (compagnie aérienne argentine) dans la cordillère des Andes. Une équipe de rugby y perdit 12 membres dont cinq disparus. Seize survivants durent même se résigner à manger la chair des morts pour survivre. Le pape Paul VI les a cependant absous. Autre exemple, le 13 septembre 1996, Tupac Amaru Shakur, rappeur très connu, fut assassiné dans les rues de Los Angeles. Ceci pour dire que tout peut arriver un vendredi 13.

Pour ma part, le vendredi 13 ne revêt pas de connotations si négatives. Je vous raconte une anecdote. Un jour, je reçois l'appel d'un membre de ma famille pour m'avertir que Claude, mon frère, vient de débarquer à Montréal. Quelle date sommes-nous? Un vendredi 13 bien sûr! «Pas de problème, je m'occupe de lui.»

Depuis ce temps, c'est devenu un rituel, chaque vendredi 13, nous nous téléphonons les uns les autres pour savoir s'il ne s'est pas pointé le bout du nez avec ses aventures rocambolesques. Plutôt sympathique, non? Et ce n'est pas juste pour moi que le chiffre 13 ne représente pas la malchance. Parlez-en à la concurrente qui a choisi le numéro 13 au dernier gala de la Poule aux œufs d'or le 26 février dernier et qui a remporté 500 000 \$! Cela confirme mon approche rationnelle qui dit que le 13 n'est pas plus maléfique qu'une patte de lapin n'est chanceuse.

Bon an mal an, il se présente de un à trois vendredis 13 dans une année. Ayant traversé 57 piges sans trop de dommages en ce qui concerne cette date, qu'elle soit maudite ou bénéfique, je préfère m'en remettre à la vie tout simplement. Je crois à l'adage qui dit : «Fais le premier pas et tout se matérialisera à un moment donné».

Cela vaut aussi pour l'astrologie. Je suis du signe du poisson, mais il se trouve que je m'en *FISH!* Pourquoi? Vous allez comprendre. Dans la jeune vingtaine, je suis parti un été avec supposément l'amour de ma vie à Atlantic City. Nous y avons consulté une diseuse de bonne aventure et suite à ses «visions», nous avons décidé de nous fiancer. Pourtant, peu de temps après, nous nous quittons. Triste, certes! Cependant, quelques années plus tard, je faisais la connaissance de la mère de mes enfants. Alors, ma conclusion est qu'il ne faut surtout pas se laisser envahir par ce monde parallèle qui relève plus de l'imaginaire que de la réalité. Et si vous voulez prendre une décision importante, faites-le le 12, car le 12 représenterait la perfection! ●



PHOTO: RAULSOUZA | DREAMSTIME

Un jardin sur terre

ANNE LEVASSEUR
Camelot, angle St-Denis / Ontario

Organes à vendre
Cornées, cœurs
Foies, rates, reins
Tous bien frais
Nos donateurs sont vivants
Et en pleine santé

Non! Non!
Ce n'est pas une fiction!
Ça se passe réellement
Actuellement!
Le savais-tu?

Dans mon jardin
Comme je me sens bien!
Que de beauté!
Que de bonté!
Un jardin, c'est divin.

Mais mon cœur demeure affligé
En pensant aux atrocités infligées
Sur d'innocents persécutés.

Le savais-tu?

Laisser faire et se taire
Sur ces crimes contre l'Humanité de notre
Terre

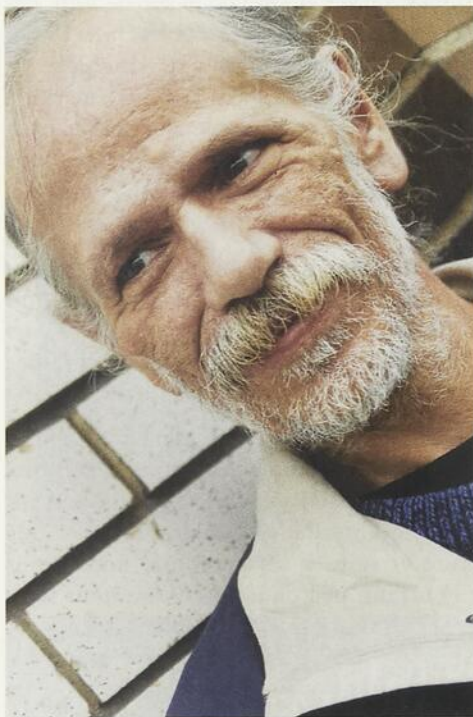
Nous rend-il aussi des meurtriers?

Le sais-tu?

Dans mon jardin
Comme je me sens bien!
Que de beauté!
Que de bonté!
Un jardin, c'est divin.
Mais mon cœur demeure attristé.

Le sais-tu?

Pour plus d'information sur la persécution des pratiquants du Falun Gong, en Chine, voir le site organharvestinvestigation.net



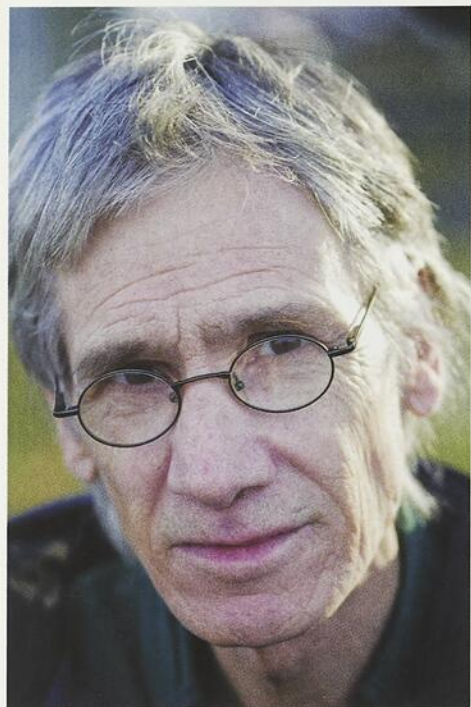
Une journée pas comme les autres

GAÉTAN PRINCE
Camelot, métro Bonaventure

Par une belle journée de la mi-février, je suis allé vendre le journal en compagnie d'une intervenante de L'itinéraire, question de lui montrer comment ça se passe. Je dois avouer que j'ai trouvé très intéressant, voire même divertissant, d'observer les réactions de mes clients et du public en général. Par exemple, une de mes fidèles clientes qui ne m'avait pas encore aperçu s'est mise à enguirlander la pauvre Ève (l'intervenante) parce qu'elle croyait que cette dernière m'avait volé ma place. Je ne l'ai pas laissée dans l'embarras

trop longtemps et je me suis avancé pour expliquer la situation à ma cliente. Celle-ci s'est mise à rire et s'est bien sûr excusée. Certains habitués demandaient carrément à Ève ce qu'elle faisait là; d'autres passaient devant elle comme devant un fantôme et venaient me poser la même question. Enfin, quelques-uns se contentaient de lui jeter un regard interrogateur. Plusieurs se sont montrés inquiets à l'idée que je sois en train d'entraîner une personne pour me remplacer, ce qui, je tiens à rassurer tout le monde, n'est pas le cas, car j'adore mon lieu de travail et les gens que j'y rencontre.

J'ai vraiment trouvé cocasses plusieurs situations, et je me suis donc beaucoup amusé. J'en profite pour remercier mes clientes et clients de leur fidélité à mon endroit et de surveiller si bien mes intérêts! Quant à Ève, un peu gênée au début, elle a pris rapidement le tour et dit avoir apprécié son expérience.



L'intimidation dans nos écoles

JACQUES ELYSÉ

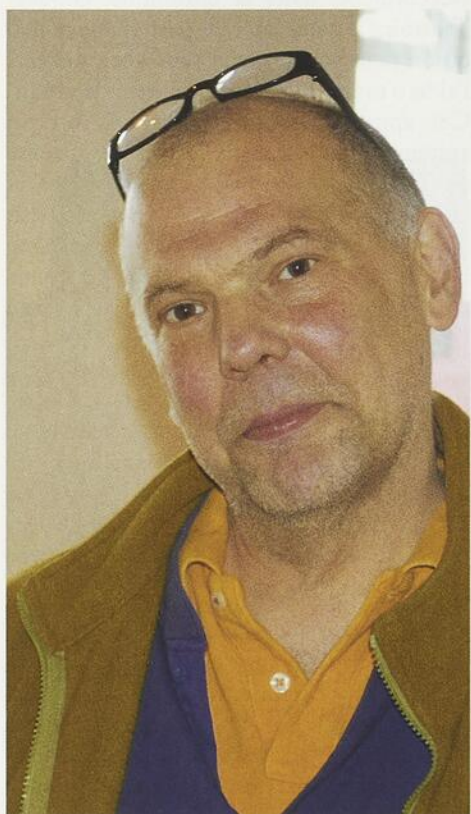
Camelot, devant le Cabaret Juste pour rire, le Théâtre du Rideau Vert et l'Espace Go

Pour s'attaquer à ce problème, il faudra d'abord en faire part aux parents et par la suite, axer la sensibilisation directement auprès des professeurs. Il est primordial qu'ils engagent un dialogue constant et inclusif avec les élèves. Cela étant dit, je vous pose Mme Beauchamp, M. Charest et M. Bolduc, la question suivante : Ce fléau sera-t-il miraculeusement réglé par des subventions gouvernementales farineuses données à l'aveuglette? Ça suffit! Il faut arrêter de dépenser l'argent du monde inutilement. De toute façon, il est bien difficile de garantir que ces dépenses

atteindront les principaux concernés : nos enfants. Les résultats à court ou moyen terme sont difficilement quantifiables. Par contre, lorsque le gouvernement débloque des fonds pour construire un bâtiment, on peut voir par la suite quelque chose de concret, de nos yeux vus.

L'argent bidon, ça va faire.

La pensée du jour : le bien voit le bon, le mal est aveugle.



Les calepins de Gérard-Horace (fragments)

PIERRE SAINT-AMOUR

Camelot, métro Mont-Royal

J'avais lu dans ses pensées : elles étaient truffées de fautes d'orthographe.

Discuté longuement avec Julie. Malaise. Elle voudrait qu'on l'admire, mais elle a peur qu'on la regarde.

Si la bêtise était la cause du cancer, l'étonnante longévité de Stephen Harper constituerait l'énigme scientifique de notre temps.

*Bijou caillou hibou joujou ...
Elle était comme une exception
Dans la grammaire de mes passions
Il me fallut bien dix leçons
Pour trousser enfin son jupon*

Les amibes de mes amibes sont mes amibes.

Dans une lettre adressée au premier ministre : «Si, comme l'a démontré Descartes, pour être il faut penser, soyez assuré, monsieur, que vous n'existez pas.»

La nuit, tous les chats sont gris. Le jour, ils cuivent. (Proverbe de gouttière)

Problème soulevé par la question de l'avortement : naître ou ne pas naître ?

Shakespeare, sur son lit de mort : «On ne peut pas faire d'Hamlet sans casser des oeufs.»

Rencontré Jean-Pierre Tatine dans le métro. Maude, sa femme, vient d'accoucher d'une adorable petite fille de huit livres. Elle s'appelle Sarah.



2011, une année difficile

NICOLE GIARD

Camelot, angle Beaubien / Saint-Hubert

Je vends *L'itinéraire* depuis maintenant un an. Cela m'aide énormément à sortir de ma solitude. Je peux parler avec mes clients. C'est un «désennui» pour moi qui me permet de garder le moral et qui me donne aussi un peu d'argent pour les fins de mois. Grâce à *L'itinéraire*, j'ai hâte au lendemain! Je dois dire que 2011 a été une année très difficile. J'ai perdu trois personnes proches de moi : deux oncles et mon père, avec qui je vivais depuis toujours. J'ai toujours vécu

avec mes parents et me retrouver toute seule n'a pas été facile. Depuis, je me suis trouvé un colocataire qui m'aide à payer mon loyer.

En terminant, je souhaite remercier tous les camelots de *L'itinéraire* qui m'ont chaleureusement accueillie et tout particulièrement Yvon Massicotte, à qui j'achetais le journal avant de le vendre moi-même. Merci également à tous mes clients!



Bons en échange de revues

NORMAN RICKERT

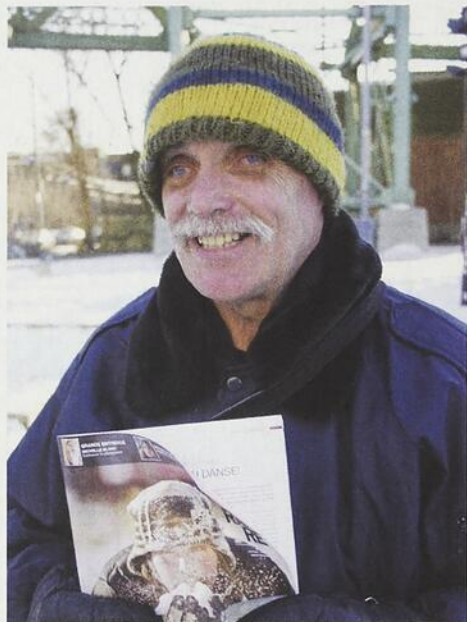
Camelot, métro Édouard-Montpetit

Il m'arrive souvent de ne pas pouvoir vendre *L'itinéraire* à un client, non pas parce que le magazine ne l'intéresse pas, mais parce qu'il n'a aucun argent de poche sur lui. Je suis sûr que mes collègues camelots vivent aussi cette expérience. C'est pourquoi je propose de créer des bons de 3 \$, échangeables pour de l'argent, qui seraient disponibles à nos bureaux ou sur le site Web de *L'itinéraire*. Ainsi, un client n'aurait qu'à donner son bon à un camelot en échange de la revue et voilà, le tour serait joué! Je crois que, dans une société où tout va vite et où l'argent est de plus en plus en plastique, ce serait une bonne solution.

Récemment, dans la chronique Globes-Trottoir, je vous ai fait part d'une vidéo où on peut voir un faux sans-abri quêter à l'aide d'un petit lecteur de cartes de crédit. Cet appareil, nommé The Box, est un système de transactions financières inventé par Jack Dorsey, cofondateur de Twitter, et lancé depuis peu aux États-Unis. Ce petit lecteur de cartes, connecté à un téléphone intelligent, permet de transférer des fonds d'un compte bancaire à un autre. L'appareil n'est pas disponible au Canada, mais cela ne saurait tarder. Le lecteur est gratuit, pourvu que le principal intéressé possède un iPhone, un iPad ou un téléphone portable Android. Il est facile d'imaginer un camelot utiliser ce type de lecteur pour la vente de *L'itinéraire*. De plus, les transactions via The Box peuvent être déductibles d'impôts!

C'est assurément un sujet dont je vais discuter avec les camelots... Vous, chers lecteurs, qu'en pensez-vous? Vous pouvez me faire part de vos impressions ou de vos réactions sur mon site Web : <http://leseditionsnormartmuse.wordpress.com>

Pour plus d'information sur The Box : squareup.com



La communication interpersonnelle, article 2

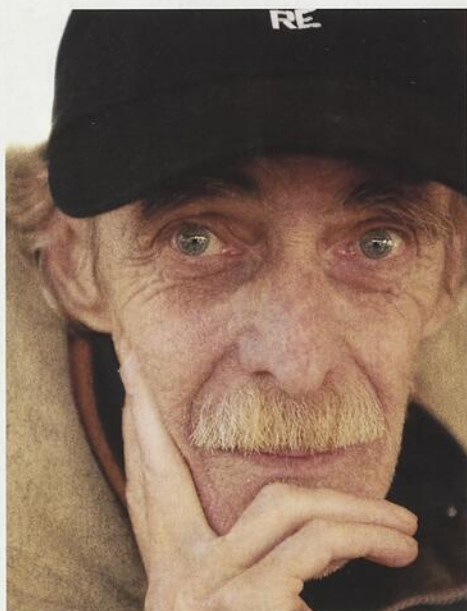
SERGE TRUDEL

Camelot, métro Champ-de-Mars et devant l'épicerie Métro dans Hochelaga-Maisonneuve

Cet article est la suite de mon article publié en mars 2012 qui s'appelait *La communication interpersonnelle*. Communiquer, c'est quoi? Chacun et chacune d'entre nous se développe à travers ses propres traditions : l'héritage de notre passé, nos expériences de vie, notre culture générale, l'environnement dans lequel nous vivons, ce que nous faisons, nous avons d'abord pu le refaire. Nos expériences passées influencent notre genre de vie et notre façon de parler. Moi, par exemple, je suis né et j'ai vécu dans la pauvreté, et j'y vis encore d'ailleurs. Si quelqu'un d'autre a vécu dans le West Island, il n'aura pas la même façon de communiquer que moi. Ce sera probablement un médecin ou un avocat

qui utilisera des termes plus scientifiques en communication.

Je trouve que la communication, c'est très important. Chez nous, dans ma famille, le mot communication n'existait pas. Mon père ne m'a jamais expliqué les rouages de la vie, avec ses difficultés et ses succès. Le seul terme que je connaissais de mon père, de ma sœur aînée et de la cadette était *le fou* : «fais ceci *le fou*, fais ça *le fou*!» Si j'avais suivi un cours de communication avant de me marier, je serais encore avec mon épouse aujourd'hui, car j'aurais compris ses attentes face à notre vie de couple.



Un samedi soir en 1958

YVES LEFEBVRE

Camelot, métro Pie-IX

Ma mère me donnait mon bain plus tôt, un pyjama propre, et j'allais rejoindre mon père dans le salon, car le hockey commençait à la télé de Radio-Canada. Elle m'apportait un verre de liqueur, un bol de chips et le silence se faisait. Mon père se levait pour «ajouter» le son et ajuster les oreilles de lapin pour une meilleure image. Je savais que la partie commençait : Le Rocket Maurice Richard,

Henri, Yvan Cournoyer, Jean Béliveau et Jacques Plante, mon gardien de but préféré. Quels joueurs dans ce temps! Tout le monde se souvient de René Lecavalier, le commentateur, avec son fameux «Lance et compte!» Après la première période, mon père disait : «Gars, c'est l'heure.» Je le quittais en disant bonsoir, j'allais dans ma chambre me coucher et je laissais la porte entrouverte pour écouter la suite. À la fin des trois périodes, mon père venait dans ma chambre me dire : «Le Canadien a gagné. Bonne nuit mon gars.»

ASSOIFFÉS D'ART ET DE CULTURE?

La Vitrine vous offre toutes les activités du grand Montréal au cœur du 2-22, le nouveau phare culturel du Quartier des spectacles!

LA VITRINE .COM

INFORMATION CULTURELLE
BILLETS AU TARIF RÉGULIER
ET DE DERNIÈRE MINUTE

Découvrez
toutes les activités
culturelles en un
tour de main!



2, RUE SAINTE-CATHERINE EST
📍 Saint-Laurent | 514 285.4545
f vitrineculturelle 📱 la_vitrine

Québec

Montréal

TOUTES LES
TOURISME
Montréal

CRÉ
de Montréal



Partenaire
canadien



QUALITÉ
DES SPECTACLES
MONTRÉAL

LA
PRESSE



LINDA PELLETIER
Chroniqueuse de rue

PAR DE VASTES CHAMPS NUS

La campagne, avec ses vastes champs nus, encercla mon enfance et mon adolescence. Notre maison était coincée entre la rivière d'un côté, et une petite école de l'autre. Une clôture délimitait la cour du champ des voisins. Le chemin de terre et de cailloux passait devant notre maison, entre la pelouse et le champ des voisins d'en face. À droite, le chemin rejoignait la route passant sur le pont de ciment, surnommé «pont de la mort». Par des courbes traîtresses, avant d'arriver au pont, quelquefois les conducteurs dans la nuit perdaient le contrôle de leur véhicule, étreignant dans un ultime baiser les dures parois du petit pont Lefebvre. À gauche, le chemin de terre battue allait, louvoyant doucement entre de rares maisons, se fondre à un grand champ désolé n'appartenant à personne. Divers objets disparates s'y entassaient, soulignant l'abandon des alentours. C'était là, disait ma mère, que les oiseaux viraient de bord.

Au loin, dans le champ des Lefebvre, de longs arbres minces aux branches fines formaient une ligne comme une frontière visible, mais inaccessible. Ces arbres m'attiraient vivement. Toute petite, je croyais que si j'arrivais à franchir cette barrière que formaient ces arbres élancés, j'atteindrais un merveilleux pays de soleil, où des enfants riaient sur une suave musique. Mais nous ne pouvions pas, mes frères et moi, aller jouer dans le champ d'en face. Même s'il passait à peine trois voitures dans toute une journée, mon père nous interdisait de franchir le chemin.

Mes souvenirs d'enfance sont rares et imprécis. Je ne pourrais pas décrire la maison avant que mon père y entreprenne les travaux d'agrandissement. Pourtant, ces changements, il les a commencés après que ma mère soit partie. Bien claire à mon esprit s'impose l'image de ma mère finissant le repassage, sans un mot, mon père à genoux, pleurant, la suppliant de rester, tenant dans ses bras mon petit frère de deux ans. Je me souviens bien aussi que mon père s'est retenu de nous tuer tous, ce même jour, alors qu'il allait chercher une servante (c'était son mot), dans le Bas-du-Fleuve. Longeant la route, de profonds ravins faillirent devenir notre dernière demeure.

Mes souvenirs se précisent à partir du moment où mon père m'a loué une chambre à Saint-Jean-d'Iberville afin que j'aille au cégep. J'avais 15 ans. Ma vie avant le cégep est une sorte de zone noire d'où émergent non pas des souvenirs nets, mais plutôt des climats, des sensations. Je vivais dans la peur, la solitude, le silence. Je perdais mes amies, qui ne voulaient plus revenir jouer chez moi. Mon père faisait semblant de jouer, mais les tripotait. Je jouais souvent seule, dans ma chambre. Avec mes poupées et mes livres, je me suis créé un univers. J'ai appris très jeune à fuir la réalité et à oublier. C'était la seule façon de survivre. Je projetais souvent de m'enfuir la nuit. Mais chaque fois qu'elle venait, la nuit me voyait endormie.

Mon père souffrait d'un excès d'amour pour les fillettes. Il ressentait également le besoin de nous sentir sous son emprise. Il ne tolérait pas que nous vivions hors de son contrôle. D'ailleurs, en riant, pour atténuer l'effet de ses paroles, il disait que papa était Dieu. Il était un homme despotique, incapable de contrôler ses accès de violence.

Quand j'ai eu 15 ans, ma mère se mit à nous visiter, à raison d'une heure par mois. Une fois, elle me vit pleurer. Comme elle ne réussit pas à connaître la cause de mon chagrin, elle en déduisit que j'étais enceinte. Elle m'inscrivit son numéro de téléphone sur un bout de papier, me rappelant que j'avais une mère et que je pouvais compter sur elle.

C'est ainsi, péniblement, que j'ai atteint mes 18 ans. Mon père, pour souligner le fait que j'étais désormais majeure, me permit de ne plus aller à l'église le dimanche matin. Ce fut le plus beau cadeau qu'il m'a fait. Le dimanche suivant, comme une voleuse, je me suis enfuie. À grands coups, mon cœur martelait mes tempes. J'ai pris quelques vêtements, laissant ma chambre en ordre; je me suis enfin évadée.

En courant chez notre voisine, madame Hébert, j'avais déjà formé le projet de trouver l'adresse de ma mère et d'arriver chez elle de manière impromptue. Elle représentait mon unique planche de salut. ►

Ma mère m'accueillit d'un regard perplexe. Je mentirais si je disais qu'elle me reçut dans un débordement de joie authentique. Par téléphone, elle apprit à mon père que j'habiterais désormais chez elle, l'assurant de sa sévérité à mon égard. Un clin d'œil complice à mon intention me certifia du contraire.

Avec la bénédiction de ma mère, j'ai continué le travail d'autodestruction qu'avait commencé mon père. Je rentrais au lever du soleil, encore fébrile de mes nuits discordantes. Le jour cruel blessait mes yeux. Sous ma peau, mes muscles tressaillaient de ce brusque retour au régime sec. Quelques cachets me permettaient de m'anéantir dans le sommeil.

Je semblais cependant mener une vie normale. Je travaillais, j'habitais chez ma mère, j'avais un chum. Pourtant, je ne partageais pas l'univers des autres. On disait, sans rien préciser, que j'étais une drôle de fille. Moi, je savais que j'étais une fille perdue et effrayée, évoluant en tentant de préserver les apparences, dans un monde d'adultes effrayant d'hypocrisie. Pour y vivre, je devais le fuir et *me* fuir. M'étourdir, sortir de moi jusqu'à ne plus me reconnaître dans un miroir. Je mêlais les euphorisants comme on fait des cocktails, non pas à petites doses, mais en effarantes quantités.

Vint un moment où ces évasions ne me suffirent plus. Je ne supportais plus cette monotone routine, ce pénible retour à la réalité. Le désir de voyager s'imposa comme une nécessité. Je joignis la grande famille errante des hippies, dont l'itinéraire se décidait selon la production de drogue d'un pays. L'Afrique du Nord m'attirait beaucoup; pour sa culture, et parce qu'on pouvait s'y geler pour presque rien. J'aimais me réveiller dans un pays où je ne connaissais ni la langue, ni les gens. Se sentir étrangère à l'étranger revêt un caractère plus sécurisant que de se sentir étrangère parmi les siens. J'ai vagabondé de par le monde, changeant de pays comme on décide de modifier son trajet de métro, au hasard d'une rencontre, sans itinéraire, sans attente. Cette période est la plus heureuse de ma vie. Enfin je m'identifiais à un groupe de personnes. Je n'étais plus cette fille un peu drôle, dont on ne savait que penser. J'étais une voyageuse. J'ai erré, insouciante, sur quelques continents, affectueusement rattachée à papa-maman par des lettres reçues ici et là. Apparemment, j'étais plus facile à aimer à distance.

La cassure s'est produite en Égypte. J'ai quitté ma tête et mon corps pour quelques mois, dans un incomparable sentiment de liberté. Je dansais dans les rues les bras couverts de bracelets, des dizaines de colliers multicolores au cou. Je n'avais ni besoin de manger, ni de dormir. J'étais un esprit, fille de Dieu faite femme. Dieu me parlait par symboles que moi seule comprenais. Dieu m'inondait de son amour, je débordais d'amour pour l'humanité. Je dansais, légère, diaphane, belle; je vivais. Mon aventure merveilleuse s'est terminée à l'hôpital psychiatrique du Caire. J'y suis demeurée quelques jours, puis on m'a renvoyée au Québec, accompagnée du médecin de l'ambassade canadienne.

Par la suite, j'ai subi ma vie lamentablement. Étiquetée lourdement, comme une petite souris blanche de laboratoire, je courais sur place. Entre deux hospitalisations, je cherchais un appartement, un nouvel emploi. J'étais marquée du sceau de la «déresponsabilité». Je gobais des pilules non pas pour guérir (la maladie mentale est incurable), mais pour contrôler ma maladie. Quand j'étais trop essoufflée de courir pour n'aller nulle part, j'essayais de jeter cette vie qui me collait à la peau comme de la glu. À l'autre étiquette, on a collé celle de suicidaire. Je ne stagnais pas. Au contraire, j'allais toujours plus loin dans mon processus d'autodestruction. Aux stupéfiants et à l'alcool, j'ajoutais les médicaments prescrits. Je me concoctais de puissants explosifs.

Louis-Hyppolite Lafontaine est une grosse araignée qui garde captive sa proie entre ses pattes velues. Comme une mouche engluée dans sa toile, dès qu'on y a fait un séjour, il est ardu de ne pas y être repris. J'avais beau changer de quartier, à la première rechute, on m'y ramenait.

Après l'observation de ma dérive pendant de longues années, mon psychiatre, afin de «m'aider», me conseilla fortement de quitter le marché du travail. Munie d'une lettre certifiant mon incapacité permanente à travailler, j'ai joint le lot des assistés sociaux. Je recevais en un mois ce que je gagnais en une semaine de travail!

Comment au juste j'ai cassé ma chaîne? Je ne sais pas exactement. Chaque être humain, à un moment ou à un autre de sa vie, reçoit une chance à saisir, un moment propice. On m'a tendu une perche, je m'y suis accrochée. J'ai joint un mouvement d'entraide anonyme, j'ai assaini mon corps et mon esprit. Je me suis fait des amis sobres. Je suis restée plus d'un an sans être hospitalisée, alors mon dossier a été fermé à Louis-Hyppolite Lafontaine.

J'ai maintenant un nouveau médecin qui prend le temps de m'écouter, il ne me voit pas comme une maladie sur deux pattes, n'appose pas d'étiquettes. Ceux qu'il rencontre, ce sont des personnes qui souffrent. Il est humain. Je sens qu'il croit en moi. Enfin! Ça me fait du bien! Quelqu'un qui écoute ma souffrance et possède les mots qui m'aident à me comprendre et à me faire cheminer. Merci mon Dieu. ●



PHOTO: OLIVIER LE MOAL | DREAMSTIME



NORMAN RICKERT

Journaliste et traducteur de rue

ANAÏS PALMERS

Traductrice bénévole

LOGEMENTS À ÉQUILIBRE ÉCOLOGIQUE

Alors que la croissance de la consommation énergétique atteint des sommets, des logements suisses tentent d'apporter des solutions à ce problème mondial en diminuant nos besoins domestiques énergétiques.

Comment? Les propriétaires s'assurent que leurs locataires s'engagent contractuellement à être écoresponsables. Les médias ont baptisé ces logements, situés sur la Badenerstrasse à Zurich, «résidences 2000 watts». Les chercheurs ont évalué que le niveau de consommation respectant l'équilibre écologique était de 2000 watts (2 kWh) par personne. Quel contraste avec le Québec, où la consommation moyenne se chiffrait à 26 072 kWh par habitant en 2009!

(Source : *Surprise*, Suisse)

POURQUOI LES ASIATIQUES MANGENT-ILS AVEC DES BAGUETTES?

À la fin du Moyen-âge, les Chinois qui commerçaient avec les Européens furent confrontés à une tradition qu'ils ignoraient : celle de couper les aliments avant de les servir.

Couper la viande et utiliser un couteau pendant le repas semblait barbare aux yeux des Orientaux, car c'était un signe d'impolitesse de découper un animal. D'ailleurs, un vieux proverbe chinois dit : «On s'assoit à la table pour manger, pas pour disséquer une carcasse.»

(Source : *La Quête*, Québec)

1 DU VERNIS À ONGLES BIO?

On se badigeonne les ongles de vernis par coquetterie, mais les flacons de ce produit de beauté renferment des produits toxiques pouvant être cancérogènes.

En effet, on retrouve dans les vernis à ongles des composés de résines, des plastifiants, des solvants volatils, ainsi que des composés comme la nitrocellulose et l'acétate de butyle, qui sont 100 % chimiques et synthétiques, et en majorité dérivés du pétrole.

Existe-t-il des vernis bios? Une des rares entreprises à en fabriquer, les produits de maquillage Léa Nature, disponibles en France, proposent un vernis certifié bio, composé d'une résine issue de la sécrétion de chenilles et des solvants tirés d'huiles essentielles ou d'alcool de blé. Seul hic, les flacons de verre ne sont pas encore recyclables...

(Source : *Macadam*, France)

3

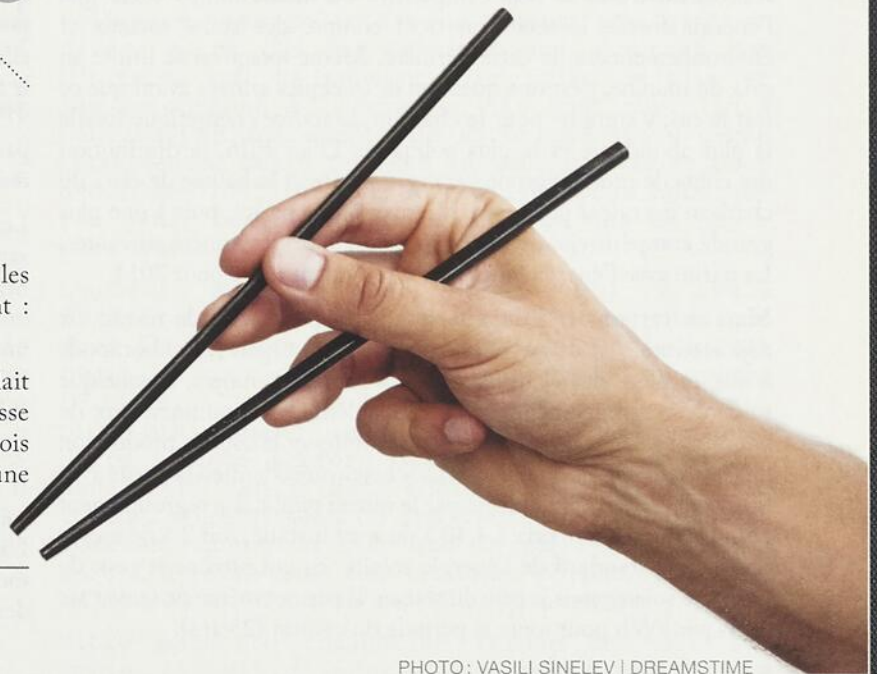


PHOTO: VASIL SINELEV | DREAMSTIME



LE SIÈCLE DU SOLEIL

Ce sont les Incas qui seraient contents, eux qui avaient fait du soleil le culte officiel de leur empire. Mais cette fois, plutôt qu'être déifiée pour son apport à la production agricole, l'énergie solaire sera transformée pour devenir la principale source de la vie économique au 21^e siècle. Nous ne sommes encore qu'au tout début d'une transition de grande ampleur, au cours de laquelle l'énergie solaire devrait jouer un rôle fondamental : alimenter une économie «décarbonisée», décentralisée et constituer le facteur de développement des régions équatoriennes.

La tendance à la baisse des coûts de production se poursuit et même s'accélère, faisant apparaître une loi de Moore, qui prédit des chutes de prix de 7 % par année. Selon les spécialistes, nous serions à quelques années du point où l'électricité produite par le solaire photovoltaïque (PV) deviendra moins chère que l'électricité générée par le charbon. C'est maintenant l'Agence internationale de l'énergie qui l'affirme : l'énergie renouvelable, peu importe la source, est d'ores et déjà compétitive ou même moins chère que l'énergie fossile lorsque l'on tient compte des coûts sociaux et environnementaux de cette dernière. Même lorsqu'on se limite au prix du marché, c'est une question de quelques années avant que ce soit le cas, y compris pour le charbon, la source énergétique fossile la plus abondante et la plus polluante. D'ici 2016, la diminution des coûts de production de l'énergie solaire et la hausse de ceux du charbon devraient permettre d'arriver à une parité, puis à une plus grande compétitivité de l'énergie solaire dans les années suivantes. La parité avec l'énergie nucléaire serait quant à elle pour 2014.

Mais en certains endroits du monde, la parité avec le réseau est déjà atteinte. À Los Angeles, l'organisation Open Neighborhoods a mis en place des «jardins solaires» communautaires, en quelque sorte des regroupements d'achats résidentiels et commerciaux de panneaux solaires qui permettent de diminuer le coût de production d'électricité (même pour les petits acheteurs résidentiels) à parité avec le prix de l'électricité fournie par le réseau public. Le regroupement permet de baisser le prix à 4,40 \$ du watt installé, soit 2 \$ de moins que le prix standard de l'énergie solaire, ce qui ramène le coût de l'énergie solaire sous le prix du réseau. Il permet même de sauver six cents par kWh pour toute la période du contrat (25 ans).

Ce mouvement de jardin solaire communautaire est florissant aux États-Unis, au point où, cet automne, on a vu aussi apparaître un Occupy Rooftops qui a déclaré le 20 novembre le Community Solar Day. Les exemples foisonnent aussi de grandes entreprises qui mettent de l'avant des projets qui, par leur ampleur, vont justement permettre que se réalise la baisse des prix. Il ne faut pas se surprendre que les entreprises pionnières dans ce domaine sont justement celles qui ont quitté le *membership* de la Chambre de Commerce des États-Unis pour ses positions réactionnaires sur la question des changements climatiques. La compagnie Apple va installer des panneaux solaires sur le toit de son nouveau siège social (5 MW); Google, qui a déjà investi 915 millions de dollars dans des projets d'énergie renouvelable, prévoit participer à l'installation de panneaux solaires sur les toits de 10 000 résidences, pour une capacité installée de 88 MW, au coût de 880 M\$.

Les exemples se multiplient, les nouveaux projets étant d'une ampleur sans précédent. Voici un cas qui permet de l'illustrer. Steven Chu, le Secrétaire à l'Énergie des États-Unis, vient récemment d'annoncer une garantie de prêt de 1,4 milliard au Project Amp qui vise à installer des panneaux solaires sur les toits d'édifices commerciaux et industriels à travers le pays avec une capacité installée de 733 MW, créant 1 000 emplois sur une période de quatre ans. Le projet se fait en partenariat avec un gestionnaire d'immeubles.

Il semble donc de plus en plus que les entreprises étatsuniennes soient en voie de changer leur perception de l'industrie solaire. L'installation de panneaux solaires sur le toit de l'édifice apparaît de moins en moins comme un coût, mais plutôt comme un actif avec des revenus garantis à long terme! ●

PHOTO: ATTILA NÉMETH | DREAMSTIME

POUR NOUS ÉCRIRE : catherine.girouard@itineraire.ca



LA MARMOTTE COLLECTIVE

Par Mathieu Lavalée

PHOTO: TRACY KING | DREAMSTIME

L'auteur réagit à l'éditorial Le jour de la marmotte publié dans le magazine L'itinéraire du 1^{er} février dernier

J'ai travaillé trois ans comme agent de sécurité (sur appel) au centre-ville de Montréal. J'ai officiellement quitté mon poste pour retourner aux études. Dans les faits, j'ai quitté parce que je n'étais plus capable de supporter le traitement infligé aux itinérants. Ce n'est pas que les agents de sécurité sont méchants. La grande majorité d'entre eux sont des gens normaux dont le travail consiste essentiellement à assister le public. Ils seraient tout à fait heureux de ne travailler qu'avec un public «conventionnel».

Le problème est que leur travail consiste essentiellement à tenir les itinérants à l'écart des lieux publics et que la majorité de ces itinérants le sont de manière chronique. Ils sont dans la rue parce qu'ils n'avaient aucune chance de finir ailleurs. Si vous interviewez les agents de la Place Ville-Marie, du 1000 de la Gauchetière, de la Place Dupuis, du Complexe Desjardins, du Westmount Square... la réponse sera toujours la même. Ils vous diront que la majorité des itinérants qu'ils doivent «gérer» ont des troubles psychologiques. Oui, il y a des problèmes de drogues, mais la majorité des itinérants chroniques auxquels les agents ont affaire n'auraient jamais dû être laissés à eux-mêmes.

Et que peut-on faire, en tant qu'agent? S'ils résistent, on appelle la police. Les policiers que j'ai rencontrés (principalement du poste 22) étaient toutes d'excellentes personnes, attentionnées et consciencieuses. Mais que peuvent-ils faire? Les agents de sécurité envoient les itinérants aux policiers. Les policiers ne savent pas quoi en faire, alors ils les envoient aux urgences des hôpitaux, qui ne peuvent rien faire de plus et les retournent à la rue, où ils sont cueillis à nouveau par les agents de sécurité. Et le cycle recommence. Notre société ne veut pas payer pour avoir des institutions appropriées pour héberger ces gens, mais cela ne la dérange pas de payer pour que ce cycle vicieux continue.

L'auteur français Léo Malet, qui a vécu l'itinérance dans les années 1920, en témoigne dans son ouvrage semi-autobiographique *Le soleil n'est pas pour nous*. Il écrit que «quand la poisse te tient, elle ne te lâche jamais». C'est d'autant plus vrai quand la poisse est psychologique. Notre société préfère balayer ses problèmes en-dessous du tapis, sans égard pour ceux que cela touche, directement ou indirectement. Ce qui est aberrant quand on sait que la majorité des gens auront à vivre avec des troubles psychologiques à un moment ou à un autre de leur existence.

Notre marmotte collective refuse de voir son ombre... Il est vrai qu'elle n'est pas belle à voir. ●



	3				8			7
	6						9	
9					2		3	
2	9		7			8		4
					1			
		8	6					
1						4	2	3
			9	7				5
	5	4					6	

NIVEAU DE DIFFICULTÉ : MOYEN

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

NOTRE LOGICIEL DE SUDOKUS EST MAINTENANT DISPONIBLE.

10 000 sudokus inédits de 4 niveaux par notre expert, Fabien Savary. En vente exclusivement sur notre site.

WWW.LES-MORDUS.COM

9	6	7	3	1	2	4	5	8
5	8	4	1	7	9	3	2	6
3	2	4	6	8	5	9	7	1
2	5	3	9	4	6	8	1	7
6	7	9	1	2	8	5	4	3
1	4	8	5	3	7	6	9	2
3	1	3	5	2	9	4	7	8
8	6	7	2	9	5	1	3	4
4	7	8	6	4	7	1	9	5

Jeu réalisé par Ludipresse

info@les-mordus.com

PROGRAMME ACTION

Action est un programme de préemployabilité qui vise à permettre aux personnes éloignées du marché du travail de progresser suffisamment sur le plan socioprofessionnel pour être en mesure de participer à une mesure d'aide à l'emploi visant à accroître leurs possibilités d'accéder au marché du travail.

POUR PARTICIPER AU PROGRAMME ACTION, la personne doit être prestataire du programme d'aide sociale ou du programme de solidarité sociale et présenter des caractéristiques associées aux personnes éloignées du marché du travail. Elle n'est pas prête à entreprendre une démarche prévue par une mesure d'aide à l'emploi.

Si vous désirez participer au PROGRAMME ACTION, prière de communiquer avec Jocelyne Sénécal par courriel à jocelyne.senecal@itineraire.ca ou par téléphone au 514.525.5747 poste 230





LA CARTE-REPAS, POUR SOIGNER LA FAIM!



**REPAS
GRATUIT**
DÉJEUNER / DÎNER / SOUPER
**PRÉSENTE
CETTE CARTE AU
CAFÉ L'ITINÉRAIRE**



VIENS NOUS RENCONTRER
2101, Sainte-Catherine Est, Montréal
Au coin de la rue De Lorimier
WWW.ITINERAIRE.CA



«Parce qu'il est inconcevable qu'aujourd'hui, à Montréal, des milliers de personnes souffrent de la faim.

Comme moi, avant qu'il ne soit trop tard, offrez des cartes-repas aux plus démunis. En plus d'un repas chaud et complet, ils briseront leur isolement et trouveront le réconfort d'une aide psychosociale.

La faim n'est pas une maladie mais un besoin. Cela se passe chez nous, donnons-leur un temps de répit.»

**L'ITI
NÉ
RAI
RE**



**4 \$ POUR
PRÉVENIR,
NOURRIR,
GUÉRIR.**



FAITES UN DON en remplissant le coupon
en page 4 ou au www.itineraire.ca

CONTACTEZ-NOUS au 514.597.0238 poste 226



KEURIG

CHOISISSEZ. INFUSEZ. SAVOUREZ.™

BREWED®

Savourez les petits plaisirs d'un grand café



Offrez à vos collègues et clients une vaste gamme de cafés gourmets, thés et chocolat chaud—infusés à la perfection avec une cafetière révolutionnaire de Keurig.®



DÉCOUVREZ NOTRE GRANDE VARIÉTÉ

1-866-881-2233 • VanHoutte.com